

La corrispondenza come 'ritratto d'autore' Trascrizione di un manoscritto inedito di Charles Palissot de Montenoy

Barbara Innocenti
Università degli Studi di Firenze, Italia

Abstract The unpublished manuscript of Charles Palissot de Montenoy (1730-1814), of which a transcription is offered here, was owned by the Forteguerriana Library in Pistoia. This manuscript constitutes a significant piece in the historical-literary reconstruction of the events linked to the affirmation, in France, of Enlightenment ideals. Entitled *Quelques-unes de mes lettres*, it contains mostly unpublished letters addressed by Palissot to various personalities such as Voltaire, D'Alembert, François de Neufchâteau, l'abbé Aubert, Madame de Bellecour, and Fréron. Drafted in 1784, the manuscript may be seen as a substantially positive portrait of the author in the context of controversies that raged around his works.

Keywords Palissot de Montenoy. Letters. France. Enlightenment. Theatre.

Sommario 1 Un polemista dai mille volti. – 2 *Quelques-unes de mes lettres* (1784): un manoscritto inedito. – 3 Trascrizione del manoscritto.



Peer review

Submitted 2022-05-23
Accepted 2022-07-07
Published 2022-09-22

Open access

© 2022 Innocenti | 4.0



Citation Innocenti, B. (2022). "La corrispondenza come 'ritratto d'autore'. Trascrizione di un manoscritto inedito di Charles Palissot de Montenoy". *Annali di Ca' Foscari. Serie occidentale*, 56, [221-260].

1 Un polemista dai mille volti

Un uomo cattivo, pericoloso e caratterizzato da molteplici difetti morali e fisici: è così che Charles Palissot de Montenoy (1730-1814) è descritto nei *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature depuis François premier jusqu'à nos jours*, di cui lui stesso era autore:¹

Palissot (Charles de Montenoy), né à Nancy en 1730, auteur de la comédie des *Philosophes*, de quelques autres pièces de théâtre et du poème de la *Dunciade*. Ses amis prétendent qu'en lisant ses ouvrages, on s'aperçoit qu'il a fait une étude assez heureuse d'Aristophane, de Lucien, de Molière, de Boileau et en général des bons modèles. Mais ses ennemis assurent que c'est un homme sans foi, sans probité, sans religion, sans mœurs; une âme sombre et dévorée de fiel; un banqueroutier, un voleur, un ingrat, un fourbe, un traître, un méchant, un flatteur, un envieux, un calomniateur, un hypocrite, un scélérat, etc., etc., etc.; et ils en donnent pour preuves la comédie des *Philosophes* représentée, de l'aveu du Gouvernement, en 1760, et son poème de la *Dunciade*, dans lequel, témérairement et malicieusement, il a osé se moquer des vers et de la prose de plusieurs beaux esprits [...]. La nature, ayant épuisé son pouvoir à forger un monstre moral tel que M. Palissot, il est de la plus grande probabilité, qu'elle en a fait, en même temps, un monstre physique. C'est pourquoi nous assurons, avec un degré de certitude qui approche de l'évidence, que cet auteur, selon toutes les lois de l'analogie, est infailliblement louche, borgne, bossu, boiteux; qu'il a d'ailleurs des griffes de tigres, des défenses de sanglier, des ailes de chauve-souris, la physionomie d'un oiseau de proie, et qu'on doit lui trouver, à l'extrémité du coccis, une queue de singe, qui dénote visiblement son origine infernale: ce qu'il fallait démontrer. On imagine bien qu'un tel homme (si pourtant c'en est un) ne sera jamais de l'Académie Française.² (Palissot 1771, 198-200)

¹ Si tratta di un'opera in cui Charles Palissot passa in rassegna i meriti e i demeriti di alcuni autori del suo tempo e del passato e nella quale è presente anche una voce dedicata a lui stesso. I *Mémoires* furono pubblicati nel 1771 come supplemento alla *Dunciade*, un poema satirico che aveva suscitato un notevole scalpore: «L'ouvrage [i *Mémoires*] avait un double objet: supplément explicatif d'un poème, il devait être, en même temps, une sorte de Dictionnaire littéraire où la biographie et les anecdotes céderaient la place aux jugements critiques et qui mériterait d'être consulté par les gens de lettres, les gens du monde, les jeunes personnes des deux sexes» (Delafarge 1912, 341). La redazione della voce «Palissot», attribuita agli editori in una nota al testo pubblicato nel 1771, era stata verosimilmente redatta da Palissot stesso, come ulteriore autoritratto a fini difensivi nel tribunale dell'opinione.

² In questa trascrizione e in quelle che seguono nel testo e nelle note nonché nella trascrizione del manoscritto la grafia settecentesca e la punteggiatura sono state di norma uniformate all'uso odierno.

Il ritratto dai toni sarcastici³ che Palissot propone di sé stesso ai lettori dei suoi *Mémoires* si inseriva nel contesto di quelle aspre polemiche che lo avevano investito a partire dal 1755, anno in cui era stata rappresentata per la prima volta la commedia *Le Cercle ou les originaux*. In questa *pièce*, ponendosi apertamente sulla scia di Molière,⁴ il drammaturgo

y mettrait en scène des originaux de plus d'une sorte: on y voyait des figures de poètes, un financier, un médecin, des beaux esprits, une femme auteur avec son entourage et enfin un philosophe. Les premiers personnages étaient de pure fantaisie: mais celui du philosophe représentait un écrivain vivant et déjà célèbre: c'était Jean-Jacques Rousseau. (Meaume 1864, 11-12)

La satira di cui era stato oggetto il filosofo di Ginevra aveva finito per irritare gli enciclopedisti e in particolare D'Alembert, il quale reclamò nei confronti di Palissot una severa punizione, che quest'ultimo riuscì a evitare grazie all'intervento dello stesso Jean-Jacques Rousseau.⁵ Per niente intimorito dalle reazioni degli enciclopedisti, il drammaturgo fece rappresentare nel 1760 *Les Philosophes*, com-

3 Tale ritratto richiama quello delineato nell'*Homme dangereux*, commedia del 1770 in cui Palissot è trasfigurato nei panni di un uomo pericoloso e cattivo. La *pièce*, scritta dal drammaturgo a fini satirici, era stata concepita per confondere i *philosophes*: «L'auteur avait composé cette pièce dans le plus grand secret. On avait osé le peindre, dans une foule de libelles, comme un homme très noir, et ce fut d'après cette idée injurieuse qu'il en traça le principal caractère. Il eut soin de faire répandre ensuite que cette pièce était une satire violente contre lui et d'en paraître vivement affecté. À cette nouvelle la joie des philosophes fut inexprimable. Tous portaient d'avance l'ouvrage aux nues, et il se félicitaient de sa représentation prochaine. On imagine aisément qu'elle eût été leur confusion lorsque l'auteur se serait fait connaître: ce moment allait devenir, pour le public, une comédie plus piquante que la pièce même. [...] Malheureusement, aux répétitions de la pièce, un comédien crut reconnaître le style de l'auteur et divulga ses soupçons. Le secret, jusqu'alors bien gardé, se trouva compromis. Effrayés à la fois du danger qu'ils avaient couru et du ridicule qui les menaçait, les ennemis se réunirent tous et la pièce fut défendue le jour même où elle devait être représentée» (Palissot 1809b, 3-5).

4 Molière costituì un riferimento costante per Palissot, il quale assunse le opere del drammaturgo seicentesco a modello di quell'idea di *bonne comédie* dalla quale molti autori settecenteschi si erano, a suo dire, allontanati, contribuendo alla corruzione del gusto (di cui era da ritenersi responsabile, in primis, il dramma diderotiano). Nei già citati *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* (1775) Palissot definisce Molière «le premier des poètes comiques, anciens et modernes» (167) ma anche «le plus grand philosophe dont la Nation ait à s'enorgueillir» (179). Palissot aveva progettato nel 1768 di portare a termine un'edizione del teatro di Molière, che tuttavia non fu mai realizzata: «Il avait pensé, en 1768, à se transformer en éditeur et à publier le théâtre de Molière avec un commentaire de sa façon, mais ce projet échoua, ayant été combattu par une compagnie de libraires qu'alléguait en sa faveur un droit de priorité et de propriété» (Delafarge 1912, 297).

5 Per la ricostruzione degli eventi cf. Meaume 1864; Delafarge 1912; Ferret 2007; Connors 2012.

media che fu all'origine di un'aspra polemica sostenuta da numerosi pamphlet,⁶ nel contesto della quale Voltaire rivestì un ruolo ambiguo.

Palissot finì per essere considerato da molti suoi contemporanei come il campione degli *anti-philosophes*⁷ anche se, di fatto, come ricorda uno dei suoi primi biografi, ne condivideva molti ideali:

On se tromperait gravement si, après avoir lu Les Originaux, Les Philosophes et La Dunciade, on en concluait que Palissot fut l'ennemi de l'esprit philosophique qui régna despotiquement pendant la plus grande partie du dix-huitième siècle. Il ne combattit que la secte encyclopédique mais il eut toujours soin d'excepter de ses attaques Voltaire, Helvétius et le chevalier de Jaucourt. [...] En réalité il était voltairien; mais il combattit les amis et les disciples de Voltaire. Cette contradiction dura plus d'un siècle: sous le Directoire et sous le Consulat le voltairien Palissot n'avait pu se soustraire aux haines excitées contre lui par les comédies jouées à Nancy en 1755 et à Paris en 1760. (Meaume 1864, 80-7)

Ammiratore entusiasta di Voltaire, che ebbe modo di incontrare per la prima volta alle Délices nel 1755 e con il quale intrattenne una lunga corrispondenza,⁸ Palissot lottò a lungo e invano per affrancarsi dall'epiteto di *anti-philosophe* che si era in realtà guadagnato sul campo. Le diverse edizioni delle sue opere complete (che furono costantemente arricchite dalla pubblicazione di nuove prefazioni, documenti, corri-

⁶ La commedia è stata oggetto di un'edizione critica di Ferret (2002), che include anche l'integralità degli scritti relativi alla *querelle* originata dalla rappresentazione alla Comédie Française e dalla pubblicazione della prima *Préface*, che Charles-Simon Favart (1760) definì più insultante della stessa pièce: cf. *Le censeur hebdomadaire*, 3, 312.

⁷ Cf. ad esempio la lettera inviata a La Harpe il 18 maggio 1778: «Quand il serait vrai, Monsieur, que le hasard, qui a tant de part à tout, nous eût jetés réellement tous deux dans des parties opposés, je ne me sentirais pas moins de répugnance pour le titre de Général de l'Armée Anti-Philosophique que vous venez de me donner, un peu gratuitement, dans le dernier ordinaire de votre journal» (Palissot 1779, 55-6).

⁸ «L'arrivée des deux jeunes gens [Palissot et Patu] avait été annoncée au Patriarce par son ami d'Argental (lettre de Voltaire du 29 octobre 1755). Ils furent, pendant plusieurs jours, les hôtes du souverain littéraire [...]. Cette visite avait plu à Voltaire. Il remercia le comte de Choiseul de lui avoir envoyé Palissot (lettre du 29 octobre). Il rendit compte à son ami Thieriot de la visite des deux pèlerins (lettre du 8 novembre 1755). Enfin il fit parvenir à Palissot lui-même les témoignages les plus sympathiques à l'occasion d'une maladie qu'il venait d'éprouver (lettre du 1er décembre 1755)». (Meaume 1864, 60). La visita fu all'origine di una corrispondenza ventennale fra i due. Palissot rese pubbliche a più riprese le lettere indirizzate al Patriarca nonché quelle da lui ricevute, suscitando le proteste di Voltaire, come nel caso dell'edizione delle *Lettres de M. de Voltaire à M. Palissot avec les réponses à l'occasion de la comédie des Philosophes*, funzionale a rivelare a tutti che il Patriarca, pur rimproverandolo per i suoi attacchi agli enciclopedisti, continuava a conservargli la sua stima.

spondenza, ecc.)⁹ furono concepite dallo stesso Palissot non solo come un mezzo per diffondere le proprie opere ma anche come strumento per veicolare ai lettori e alle parti in causa nelle polemiche che lo avevano riguardato le sue ragioni ed il suo 'vero volto': quello di un profondo ammiratore di Voltaire¹⁰ che non aveva tuttavia esitato a mettere alla berlina coloro che erano da reputarsi non solo dei falsi *philosophes* ma anche degli autori privi di merito.¹¹ La pubblicazione di alcune lettere da lui inviate o ricevute da varie personalità era particolarmente funzionale al ristabilimento della verità: in quanto comunicazione privata, la lettera si faceva infatti garante di una maggiore trasparenza del cuore e del pensiero di colui che l'aveva scritta ed era quindi da reputarsi un documento probatorio fondamentale.¹² La pubblicazione della corrispondenza assume quindi, per Palissot, un'importanza capitale non solo perché in grado di contribuire alla conoscenza della veridicità dei fatti che sono oggetto delle lettere, ma anche perché egli reputava che queste ultime potessero restituire al lettore un ritratto d'autore che fosse il più possibile 'trasparente', come si evince anche da quanto egli afferma nell'incipit del manoscritto da noi rinvenuto e trascritto integralmente in questa sede:

9 Nel corso della sua vita Palissot curò personalmente cinque edizioni delle proprie opere complete, le quali restituiscono, di volta in volta, un differente 'ritratto' dello scrittore. Come ricorda Delafarge (1912), alla prima edizione del 1763, nella quale «il *avait partiellement refait la tragédie de Zarès, devenue Ninus II et la comédie des Tuteurs*» (271) era seguita la grande edizione di Liège («la plus complète qu'il ait donnée et la seule qui soit illustrée», 385), che presentava numerose modifiche. A quest'ultima era seguita l'edizione Bastien («contenant les mêmes matières que celle de Liège, mais autrement disposées», 406) e in seguito quella pubblicata dall'editore Moutard, che tendeva a presentare al pubblico un Palissot molto meno polemico: «À la fin de 1788, le libraire Moutard mis en vente une nouvelle édition de ses œuvres en quatre volumes in -8° et l'avis préliminaire ne contenait guère que des pensées de modération, de sagesse et de paix. Les dures batailles s'éloignaient dans le passé [...] et la sincérité de son humeur pacifique nous est garantie non seulement par les déclarations de la Préface mais aussi par les suppressions opérées dans le texte de 1778: ce sont surtout les mémoires justificatifs, les pièces et les lettres polémiques que Palissot a fait disparaître» (439-40). L'ultima edizione, che fu curata dal drammaturgo alla soglia dei suoi ottant'anni, fu ugualmente caratterizzata da importanti modifiche rispetto alle precedenti: «[Elle] comprenait six volumes in -8°, édités par Léopold Collin [...]. Les matières étaient incontestablement mieux ordonnées dans cette édition que dans celle de Liège [...]. Cette édition ne reproduisait tout ce qui figurait dans les collections antérieures» (530).

10 Palissot esternò costantemente la sua ammirazione per Voltaire, «un homme tels que les siècles précédents n'en avaient point encore vu et tel que les siècles postérieurs n'en verront peut-être jamais» (Palissot 1778, 4) nonché «le plus beau génie qui existe en Europe» (Palissot 1775, 322).

11 Le critiche di Palissot erano rivolte soprattutto verso Diderot e Marmontel. Cf. ad esempio quanto egli scrive ne *La Dunciade*, poema composto nel 1764 a imitazione di *The Dunciad* di Pope, di cui erano uscite tre versioni negli anni 1728-42.

12 Cf. Ferret 2002 e Rubin-Detlev 2015 a proposito della pubblicazione dello scambio epistolare tra Palissot e Voltaire in occasione delle polemiche generatesi intorno alla rappresentazione dei *Philosophes*.

Beaucoup des gens aiment les lettres: c'est le genre où le caractère et l'esprit d'un auteur se montrent le plus naïvement et, pour ainsi dire, en déshabillé.

Se l'utilizzo pubblico della corrispondenza privata era dunque, per Palissot, da considerarsi lecito, non lo era tuttavia il suo abuso. Particolarmente interessante, da questo punto di vista, appare la sua posizione nei confronti dell'edizione curata da Beaumarchais delle opere complete di Voltaire.¹³ Palissot, che portò a termine a sua volta una pubblicazione in più tomi degli scritti del Patriarca di Ferney,¹⁴ criticò gli editori di Kehl per aver incluso nei loro volumi alcune lettere di Voltaire che erano da considerarsi del tutto insignificanti:

Cette correspondance ne devait pas s'étendre à une foule de lettres oiseuses et insignifiantes, qui ne renfermaient que des ordres donnés à ses gens d'affaires, ou de vains compliments, plus dérisoires que sincères, prodigués à des hommes obscurs [...] Il eût été trop sévère sans doute d'exclure de cette collection un petit nombre de lettres de pur agrément. On peut se plaire à voir un grand homme se livrer, dans une attitude familière, au commerce de sa société, [...] mais le simple bon sens aurait dû faire sentir qu'il ne fallait pas en porter le recueil à dix-huit volumes. Nous en avons donné beaucoup moins, et nous craignons encore d'en avoir donné beaucoup trop. (Palissot 1806, 295-7, 303)

Respingendo ogni accusa di censura,¹⁵ nel *Prospectus* della sua edizione delle opere di Voltaire, Palissot portava avanti l'idea che non tutte le epistole di un autore, per quanto celebre, fossero degne di essere pubblicate. Alcune di esse potevano pericolosamente contribuire a incrinare il Monumento:

Nous nous étendrons peu, dans la crainte de fatiguer le public, sur l'abus qu'on a fait de la correspondance de Voltaire, en publiant des lettres qu'il avait évidemment condamnées à l'oubli et qui détruiraient l'idée qu'on doit avoir de son caractère moral, si l'on était assez injuste pour le juger d'après ces élans rapides d'une âme passionnée. Ceux qui l'ont bien connu n'ignorent pas combien il était facile d'exciter cette âme ardente des premiers mouvements qu'il

13 Il riferimento è qui alla celebre edizione di Kehl pubblicata tra il 1784 e il 1789. Cf. Bessire 2000; Gil 2011.

14 L'edizione, uscita per i tipi di Stoupe e Servière negli anni 1792-98, era composta da 55 volumi in 8°.

15 «Il fallait du moins une fois couvrir de quelque confusion ceux qui, feignant de regretter sérieusement de pareilles pauvretés, nous reprochent d'en avoir purgé notre édition» (Palissot 1806, 302-3).

se reprochait ensuite avec amertume. Des amis vraiment dignes de sa confiance n'auraient pas ainsi trafiqué de ses secrets et révélé des faiblesses que leur premier devoir eût été de cacher. En écartant de cette correspondance une foule de lettres purement oiseuses [...], en sacrifiant enfin tout ce que l'intérêt de sa gloire ou même un sentiment de bienséance ordonnaient de supprimer, on en eût fait un recueil de choix qui pouvait honorer le goût de ses éditeurs et présenter un des plus beaux modèles du style épistolaire. (Palissot 1806, 11-12)

A patto di rimanere saldamente entro i confini di una *décence* che imponeva l'accantonamento di lettere tendenti a rivelare le debolezze squisitamente umane degli scriventi, la resa pubblica della corrispondenza privata poteva quindi, secondo Palissot, efficacemente contribuire a ricostruire un ritratto d'autore per quanto possibile «véritable». Come accennato, Palissot stesso non esitò a pubblicare nei volumi delle varie edizioni delle proprie opere complete la trascrizione di lettere ricevute o inviate a vari corrispondenti, inserendole per lo più nella documentazione relativa alla ricostruzione storico-letteraria delle polemiche che lo avevano colpito. Non mancano tuttavia sezioni di *Lettres de l'auteur*,¹⁶ costituite da una miscellanea di missive inviate da Palissot a varie personalità, sezioni funzionali a veicolare al lettore un preciso ritratto di sé.

2 **Quelques-unes de mes lettres (1784): un manoscritto inedito**

Conservato nella Raccolta Autografi Ferdinando Martini¹⁷ della Biblioteca Forteguerriana di Pistoia, il manoscritto intitolato *Quelques-unes de mes lettres* contiene la trascrizione, effettuata dallo stesso Palissot, di 8 lettere da lui indirizzate, a varie altezze cronologiche, a diverse personalità nonché di una lettera redatta da mittente sconosciuto. Le missive sono collocate una di seguito all'altra e intervallate da alcune considerazioni dello stesso Palissot. Il manoscritto, rilegato a opuscolo in mezzo marocchino rosso e agata rossa, è composto da 16 pagine recto-verso e presenta la seguente successione:

1. Au jeune François [François de Neufchâteau], 1774
2. Au jeune François de Neufchâteau, 1768

¹⁶ Cf. ad esempio il *Tome sixième contenant divers mélanges* dell'edizione di Liège (Palissot 1778).

¹⁷ Sulla costituzione della Raccolta Autografi Ferdinando Martini, conservata presso la Biblioteca comunale Forteguerriana di Pistoia, ci permettiamo di rimandare il lettore a Innocenti 2009.

3. À Monsieur de Voltaire, 1771
4. À Fréron père, 1775
5. À D'Alembert, 1782
6. À Monsieur François de Neufchâteau, 1783
7. Lettre de M. de B***, 1783
8. À M. l'abbé Aubert, s.d.
9. À Madame de Bellecour [cancellata]

Redatto nel 1784, il manoscritto contiene lettere inedite (fa eccezione quella indirizzata a Voltaire, che fu pubblicata successivamente alla redazione del manoscritto). È difficile stabilire se l'esemplare fosse stato pensato in preparazione di una futura pubblicazione;¹⁸ quello che è certo è che viene redatto in un periodo particolarmente turbolento per l'ormai cinquantaduenne scrittore e drammaturgo, reduce dalle nuove polemiche sollevate dalla ripresa, alla *Comédie Française*, di alcune sue commedie già oggetto di scandalo anni prima: fra queste i *Philosophes*, che fu rimessa in scena a distanza di venti anni con notevoli cambiamenti, i quali tuttavia non furono sufficienti per evitare il riaccendersi degli animi intorno alla pièce.¹⁹

Le lettere che compongono il manoscritto (alcune delle quali incentrate proprio sulle polemiche sviluppatesi nel tempo a proposito dei *Philosophes*) possono essere considerate alla stregua di tasselli di un mosaico che vanno a comporre il ritratto di un Palissot coraggioso, trasparente, coerente e fermo nei propri convincimenti; un ritratto che contrasta invece con l'opacità e la duplicità (che traspaiono dal contenuto delle missive) di alcuni dei destinatari, che furono legati a vario titolo allo scrittore: Voltaire, D'Alembert, Fréron, l'abbé Aubert, ma anche François de Neufchâteau, che Palissot considerò sempre generalmente come un proprio allievo ma che in queste lettere appare generalmente in una luce negativa. Al futuro deputato dell'Assemblea Nazionale (che divenne in seguito Ministro dell'Interno durante il Direttorio)²⁰ lo scrittore rimprovera non solo una certa

18 Sono anni, questi, in cui Palissot si dedica particolarmente all'attività di giornalista e in cui comincia a progettare l'edizione delle opere complete di Voltaire: «À mesure qu'il avançait en âge, le travail de l'éditeur et du critique ou du journaliste avait pour lui un attrait particulier et qui croissait chaque jour. La librairie Moutard publia en 1784 une belle édition in-8° de la *Henriade*, précédée d'un portrait de Voltaire gravé d'après Largillière par Bertony: Palissot y avait joint des remarques. Et, dans sa pensée, cette édition n'était qu'une pierre d'attente: il comptait bien pouvoir élever un jour à la gloire du grand homme le vaste monument de ses *Œuvres complètes*, enrichies d'un commentaire soigné» (Delafarge 1912, 431).

19 Cf. Delafarge 1912, 412-24.

20 Sulla biografia di Nicolas-Louis François de Neufchâteau (1750-1828), scrittore, drammaturgo e uomo politico che rivestì un ruolo importante durante gli anni della Rivoluzione francese e dell'Impero napoleonico, cf. Margairaz 2005; Michaud 1856; Connelier 1829; Silvestre 1828.

ambiguità e ipocrisia (rivelando di essere in possesso di alcune lettere in cui il giovane François criticava apertamente i *philosophes* e si prendeva gioco di Voltaire, che solo qualche tempo dopo avrebbe pubblicamente elogiato)²¹ ma anche una sorta di codardia (cf. lettere del 1768 e del 1774). L'immagine di Neufchâteau viene parzialmente riabilitata nella lettera del 1783, la quale appare tuttavia particolarmente funzionale alla messa in rilievo delle caratteristiche positive di Palissot. L'«instabilità» della personalità dell'allievo, più volte rimarcata nelle lettere precedenti, contrasta ad esempio con la fermezza, la generosità e la lungimiranza del maestro:

Vous savez, mon ami, que dans tous les temps personne n'a rendu plus de justice que moi à votre esprit, à vos talents, à votre séduisante facilité. Je suis charmé de la confiance qui vous ramène à moi et qui vous engage à me demander des conseils. Ils vous prouveront qu'au fond de mon cœur mes sentiments pour vous n'ont jamais varié malgré vos petites inconstances.

La scelta, da parte di Palissot, di inserire nell'esemplare manoscritto la trascrizione delle due lettere inviate a D'Alembert e a Voltaire sembra essere stata dettata una volta di più dalla medesima volontà di tracciare un ritratto favorevole di sé stesso. Se nella prima missiva lo scrittore si scaglia con fermezza contro l'enciclopedista, accusandolo di aver scritto un articolo ingiurioso contro l'*abbé* de La Porte,²² all'epoca deceduto, nella lettera a Voltaire, pur ribadendo la sua ammirazione per il Patriarca, Palissot non esita a redarguirlo apertamente, mettendo l'accento sull'atteggiamento ingiusto e duplice assunto dal *philosophe* nei suoi confronti. Il contrasto fra la personalità del mittente e quella del destinatario appare anche in questo caso particolarmente sottolineato:

J'espérais, il est vrai, qu'en homme supérieur à tous les partis, vous n'en épouseriez aucun. Je croyais que vous vous deviez ce respect à vous-même, et qu'au fond du cœur vous distingueriez toujours l'homme libre et ferme qui n'était que votre ami, et qui n'avait jamais été votre adulateur, de cette espèce de parasites littéraires qui ne mendiaient vos suffrages que par le sentiment

21 «François passa à Lyon l'hiver de 1766, il fut à Ferney, où Voltaire voulait le retenir pour être son secrétaire: cette place eût comblé l'ambition du jeune poète; mais M. le bailli d'Alsace l'arracha de ce séjour enchanté pour lui. On a relu les vers élégants que le jeune élève adressa à Voltaire, en lui envoyant les premiers essais de sa muse, et la réponse flatteuse dans laquelle le grand poète proclame François son héritier. Il adressa ensuite à Voltaire diverses pièces de vers, parmi lesquelles on a remarqué surtout l'*Épître sur le mois d'Auguste*» (Silvestre 1828, 6).

22 Sulla figura dell'*abbé* de La Porte cf. Chouillet 1999.

de leur bassesse. Vous savez, Monsieur, combien mes espérances furent trompées. Permettez-moi de vous le demander, vous êtes-vous conduit comme l'en exige le sentiment de votre gloire si vous en eussiez été fortement pénétré? En m'assurant de votre estime par toutes vos lettres, vous me laissez à la dérobee des traits satyriques dans quelques brochures. (Palissot ms., *Lettre à Monsieur de Voltaire*, 1771)

Concorrono alla realizzazione di un ritratto d'autore in chiave sostanzialmente a lui favorevole la lettera all'*abbé* Aubert²³ e quella redatta da Monsieur de B***,²⁴ nonché la missiva indirizzata a Fréron.²⁵ L'inserimento nel manoscritto della trascrizione della lettera inviata nel 1775 all'acerrimo nemico di Voltaire e degli enciclopedisti rispondeva probabilmente all'esigenza di provare a indebolire ulteriormente le accuse di coloro che dichiaravano apertamente che Palissot si fosse convintamente schierato nel campo degli anti-illuministi; accuse dalle quali il drammaturgo non riuscì mai completamente a smarcarsi, nonostante gli sforzi compiuti. Il suo, come afferma Delafarge, fu un destino strano:

Étrange destinée que celle de Palissot. On l'a souvent représenté comme un antiphilophe et comme un ennemi de Jean-Jacques Rousseau. Ennemi de Rousseau, il ne le fut que durant quelques années de sa vie, et son hostilité s'enveloppa de respect. Antiphilophe, il ne le fut jamais, au sens que ce mot a pour nous. [...] On pourrait voir en lui plutôt un philosophe indépendant que la fatalité des événements entraîna hors de sa voie. Mais les légendes sont tenaces. Il eut beau dire et redire à ses contemporains que le Crispin de la comédie n'était pas Jean-Jacques Rousseau et qu'il n'avait pas attaqué cette vraie philosophie qui faisait la gloire de son siècle; beaucoup d'entre eux demeurèrent incrédules. Et cette fausse interprétation, se propageant jusqu'à nous, lui a valu une célébrité spéciale qu'il ne mérite pas. [...] L'opinion s'était irrévocablement prononcée. On pourrait presque intituler notre essai: Palissot ou l'antiphilophe malgré lui. (Delafarge 1912, 554)

23 Jean-Louis Aubert (1731-1814).

24 Le due lettere (quella indirizzata all'*abbé* Aubert e quella scritta dal non meglio identificato M. de B***) sono incentrate sul cambiamento operato nel finale dei *Philosophes* in occasione della ripresa della rappresentazione della pièce alla Comédie Française nel 1783. In entrambe le missive viene messa in risalto la maestria dimostrata dal drammaturgo nell'elaborazione di un nuovo finale, pensato per mettere a tacere le polemiche suscitate da quello originario.

25 Élie-Catherine Fréron (1718-1776). Sull'attività giornalistica di Fréron cf. Balcou 1975.

Le lettere trascritte nell'esemplare conservato presso la Biblioteca Forteguerriana tendono, in definitiva, a tracciare un preciso ritratto d'autore, rispondente, nei suoi elementi salienti, a quello delineato nei *Mémoires de la vie de l'auteur composé par lui même* che aprono il primo volume dell'edizione parigina delle opere complete del 1809 e nei quali Palissot si ritrae in maniera sostanzialmente positiva.²⁶ Ai *Mémoires* fa eco la *Notice sur la nouvelle édition des «Euvres complètes» de M. Palissot*, compilata da Nicolas Gobet, il quale pone l'attenzione proprio sulla corrispondenza quale prova del carattere franco dello scrittore:

M. Palissot lui [à Voltaire] a toujours solennellement rendu le tribute d'admiration que réclament ses prodigieux talents et ses immortels ouvrages; mais on ne l'aperçut jamais parmi cette foule d'adulateurs qui, prosternés en quelque sorte aux pieds de l'Apollon de Ferney, l'enivraient d'un encens grossier et le fatiguaient de leur culte, pour ainsi dire asiatique. [...] Il eut le courage, comme il dit plaisamment lui-même, de battre sa livrée; il eut le courage plus rare encore de signaler par des vérités sévères, mais toujours décemment énoncées, les taches qu'il voyait dans ce colosse littéraire du 18ème siècle: et ce qui fait d'autant d'honneur à Voltaire qu'à M. Palissot, c'est que la franchise du dernier, ainsi que le prouve leur correspondance mutuelle, en refroidissant l'amitié de Voltaire, ne fit en quelque sorte qu'affermir son estime. Ce dédain de M. Palissot pour toutes les factions contemporaines, ce soin constant de marcher dans une route indépendante, prouvent certainement, abstraction faite des autres mérites, un jugement sain, un caractère ferme, une âme forte. (Gobet 1809, 5)

Significativo ai fini della ricostruzione storico-letteraria delle vicende legate all'affermazione, in Francia, delle idee illuministe, il manoscritto di seguito trascritto ci offre ulteriori tasselli per avvicinarci alla conoscenza di un autore «qui absorba pendant plusieurs mois l'attention de la capitale de la France» (Meaume 1864, 6) «et dont le nom et les ouvrages se rattachent à l'un des points le plus curieux de l'histoire littéraire du dix-huitième siècle» (1864, 91).

26 «Mon goût pour les plaisirs simples de la nature et pour la campagne où j'ai vécu longtemps, prouve mieux que tout ce que je pourrais dire, combien mon caractère ressemble peu à celui que mes ennemis m'ont attribué. Le théâtre d'un méchant serait Paris. C'est là qu'à chaque instant il peut s'enivrer du plaisir d'être craint et de l'empressement avec lequel on a pourtant la faiblesse de le rechercher. Le tourbillon du monde lui est aussi nécessaire que l'élément dans lequel il respire; il languirait dans la tranquillité de la solitude, et tout ce qui ne présenterait à son esprit que des images douces ou des sentiments paisibles, lui paraîtrait d'un mortel ennui» (Palissot 1809, xvii-xviii).

3 Trascrizione del manoscritto

Quelques-unes de mes lettres. 1784

On pourrait en trouver, dans le nombre, qui mériteraient d'être données au public. Beaucoup des gens aiment les lettres: c'est le genre où le caractère et l'esprit d'un auteur se montrent le plus naïvement et, pour ainsi dire, en déshabillé.

Au jeune François,²⁷ à l'occasion d'une de ses rechûtes d'instabilité. 1774²⁸

«Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler?»²⁹ disait judicieusement Maître Jacques au bon homme Harpagon. Vous auriez bien dû m'indiquer aussi, mon cher Prothée, à qui j'ai précisément à répondre. Est-ce au jeune poète que j'ai connu?³⁰ Est-ce au professeur?³¹ Est-ce à l'abbé? Est-ce à l'avocat? Est-ce enfin au procureur fiscal?³² Car vous avez été tout cela. Je me souviens

27 Nicolas-Louis François de Neufchâteau (1750-1828).

28 Palissot inserì la trascrizione di due lettere da lui indirizzate a François de Neufchâteau nel sesto volume delle opere complete pubblicate a Liegi (Palissot 1777, 98-100 e 138-40): la prima relativa a *L'homme dangereux* mentre la seconda, datata 1766, in risposta alla prima missiva, estremamente elogiativa, ricevuta dal giovane: «Je n'ai point, Monsieur, de maison, comme Boileau, à Auteuil, où vous m'avez fait l'honneur de m'adresser votre lettre [...]. Il est singulier, Monsieur, que je puisse vous dire que je vous connaissais de reputation il y a longtemps...».

29 Molière, *L'Avare*, III, 5.

30 «Nicolas François de Neufchâteau est né à Saffais, et le jeune François acquit dans la maison paternelle un tel degré d'instruction; les rares qualités qu'il tenait de la nature y reçurent un tel développement, que, lorsqu'il vint à Neufchâteau en 1764 pour faire sa seconde, son portefeuille était déjà garni de pièces de vers dignes d'éloges; il ne trouva pas de rival parmi ses condisciples. Dans un concours général entre les élèves du collège de Neufchâteau, M. d'Alsace d'Henin-Liétard, bailli, grand-croix de l'ordre de Malte, frappé des dispositions précoces du jeune François, voulut se charger de son sort: François adressa à son protecteur un remerciement en vers, qui annonçait une âme sensible, une grande facilité, et une connaissance judicieuse des meilleurs poètes latins. Il avait déjà fait des épîtres en vers, des imitations d'Anacréon, d'Horace, de Virgile, d'Ovide et quelques fables; ces productions d'un auteur de 13 ans furent imprimées dans le temps et eurent un grand succès: l'année suivante, un recueil plus considérable parut sous le nom de François de Neufchâteau, âgé de 14 ans, associé des Académies de Dijon, de Marseille, de Lyon et de Nancy» (Silvestre 1828, 4-5).

31 «En 1770 il lut, à la distribution des prix du collège de St. Claude à Toul, une ode qui reçut des vifs applaudissements, et qui lui valut une chaire d'éloquence et de poésie que M. Drouas, évêque de Toul, s'empessa de lui offrir. Mais il n'occupa que peu de temps ce poste. On l'accusa de déisme, d'encyclopédisme, et le prélat se crut obligé de lui retirer sa confiance» (Michaud 1856, 8).

32 «François de Neufchâteau sentit bientôt la nécessité d'avoir un état, et de ne devoir son sort qu'à lui-même; il se décida pour le barreau [...]. Licencié et docteur en

aussi que vous aviez été mon ami, et voilà que vous m'apprenez *que vous avez pris les traits de Baculard*.³³ Vous êtes bien le maître de prendre encore ceux dont il fut le Virgile et l'Homère,³⁴ sans que je m'avise d'y trouver à redire: mais vous pouvez juger, par les éternelles variations de votre conduite, de la nature des sentiments que j'ai pu conserver pour vous. Eh! Que me fais à moi, mon cher Gaspard, pour me servir de votre expression, que vous ayez fait votre paix avec d'Arnaud? J'aime bien autant, je vous le jure, que vous soyez son ami que le mien. Soyez encore celui de Fréron,³⁵ si vous le voulez, et ne me dites plus que pour m'aimer il faudrait haïr tout le monde: il n'y a point d'amitié dans cette phrase-là.

Je ne répondrai pas à votre lettre plus sérieusement que vous ne l'avez écrite. Il est trop plaisant, par exemple, que vous me reprochiez de ne vous avoir point donné de mes nouvelles, tandis que je ne

droit avec dispense d'âge en 1770, avocat du Roi au baillage de Véselise en 1771, lieutenant-général au Présidial de Mirecourt en 1776, subdélégué de l'Intendance de Lorraine dans la même ville en 1778, il se fit remarquer dans l'ordre financier et dans l'ordre administratif [...]» (Michaud 1856, 8).

33 Sottolineato nel manoscritto.

[N.d.A.] Allusion à un passage des anciennes éditions de la *Dunciade*: «A-t-elle pris les traits de Baculard?».

[N.d.C.] La citazione è tratta dal primo canto (*La lorgnette*) de la *Dunciade*. François-Thomas Marie de Baculard d'Arnaud (1718-1805) è tra coloro che nel poema assumono i tratti della *déesse Stupidité*. Il giudizio di Palissot nei confronti di Baculard fu in generale negativo. Si legga in particolare quanto affermò nei suoi *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* (1775): «Il s'est dévoué à un genre sombre et lugubre dont il est flatté qu'on le regarde comme l'inventeur. Ses essais, en ce genre, sont les tragédies du Comte de Comminges et d'Euphémie, qui n'ont jamais été représentées. Il n'a pas pris garde que, dans ces pièces singulières, il substituait l'horreur au pathétique. [...] L'éloquente douleur de Phèdre, un seul vers d'Iphigénie porte dans l'âme des spectateurs un saissement bien plus terrible que tout cet attirail de fossoyeurs, trop sérieux pour une parade et trop ridicule pour une tragédie» (21-2).

34 [N.d.A.] M. Baculard, par une dénomination bien digne de lui, s'en est appelé lui-même: le Virgile et l'Homère qui chanta le cul de Manon.

[N.d.C.] L'appellativo è riportato anche nei seguenti versi della *Dunciade*, in cui Palissot si prende costantemente gioco di Baculard: «Le seul griffon, sortant d'apprentissage, l Se proposa d'embellir le Salon l de la déesse et d'illustrer son nom l par un tableau digne de son suffrage l et qu'il crut fait pour passer d'âge en âge, l du cû divin, du beau cû de Manon, l Il entreprit la séduisante image l Et Bac-l-rd conduisait son crayon». L'edizione del 1773 della *Dunciade* contiene la seguente nota redatta dallo stesso Palissot: «Ces vers avaient pour objet de jeter un peu de ridicule sur la bizarre faintaisie d'un poète qui s'est avisé d'adresser une *Épître au cû de Manon*. Il y a longtemps qu'on ne parlerait plus de ce caprice de sa jeunesse si lui même n'eût fait plusieurs pièces pour en conserver la mémoire» (Palissot 1773, 205-6). Il testo del poema di Baculard è trascritto in Monselet 1857, 160.

35 A quest'altezza cronologica si era già consumata la rottura con Fréron, di cui un tempo Palissot era stato amico e collaboratore. Fréron appare particolarmente preso di mira nella *Dunciade*: al giornalista, nel poema, vengono attribuite delle ali messe al contrario. Palissot non esita inoltre ad attribuirgli il titolo di *comtesse*, specificando in una nota al testo quanto segue: «M. Fréron, qui a été jésuite, puis sous-lieutenant d'infanterie, puis abbé, puis marié, a été aussi comtesse. Son premier journal s'appelait *Lettres de la Comtesse...*» (Palissot 1773, 89).

sais que par le pur hasard que vous êtes à Paris, et que depuis environ deux ans, vous n'avez pas daigné m'informer de votre adresse.

Il n'est guère moins singulier que vous me fassiez un crime, au bout de quatre ans, de la publicité que j'ai donnée à une Epître³⁶ que, pourtant, je n'ai fait imprimer que de votre aveu. J'en ai la preuve de votre main, mon cher Prothée. Vous ne vous ressouvenez pas, je le vois bien, de tout ce que vous m'avez écrit: mais je relie quelquefois vos lettres comme un morceau d'histoire naturelle assez curieux, et je compte bien les relire encore pour m'amuser du contraste de vos sentiments passés avec ceux que vous me témoignez actuellement par vos nouveaux amis. Savez-vous qu'alors vous étiez plein de verve? Quel torrent d'épigrammes contre les D'Alembert, les Diderot, les Marmontel, les Saint Lambert et même (ce que je ne vous ai jamais pardonné) contre ce vieillard respectable que vous appeliez le Gibou de Ferney!³⁷ Combien alors vous étiez loin d'apercevoir votre cher ami d'Arnaud! Je l'avouerai franchement, loin de vous regarder comme un futur Thersite, je vous prenais pour un nouvel Ajax qui voulait consoler la Grèce du repos d'Achille. Vous ne vous souvenez donc pas que non seulement alors vous consentiez à passer ouvertement pour un de mes Gaspards, mais qu'à votre zèle on vous aurait pris même pour un de mes complices. Ah! vous avez oublié, puisque vous me reprochez votre Epître, avec quelle ardeur vous me sollicitiez, et de vive voix, et par écrit, de faire imprimer quelques autres ouvrages de votre façon, infiniment plus forts que cette épître et remplis d'adulation pour moi. Vous avez oublié que, soit par modestie, soit par vanité, je m'y suis constamment refusé. J'ai cru seulement devoir en garder les minutes.

36 Si tratta, come affermò Palissot stesso in una nota successiva a questa stessa lettera manoscritta, della *Requête de plusieurs Grands Hommes à Monseigneur le Chancelier contre la nouvelle édition de la "Dunciade"*, par M. François de Neufchâteau, attualmente Professeur de poésie, d'éloquence et d'histoire au Collège Royal de Toul (Palissot 1771, 253-9).

37 Si leggano invece i versi che furono indirizzati da Voltaire al giovane e riportati da Palissot nella voce dedicata a François de Neufchâteau nei suoi *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* (1775), nella quale Neufchâteau è presentato in maniera favorevole: «François (Louis) né à Neufchâteau en Lorraine en 1752. Il était déjà célèbre et de plusieurs académies en 1765, année dans laquelle M. de Voltaire lui adressa ces vers, bien capables de l'encourager: "Si vous brillez à votre Aurore | Quand je m'éteins à mon couchant; | Si dans votre fertile champ | Tant de fleurs s'empresment d'éclore, | Lorsque mon terrain languissant | Est dégarni des dons de Flore; | Si votre voix jeune et sonore | Prélude d'un ton si touchant | Quand je fredonne à peine encore | Les restes d'un lugubre chant; | Si des Grâces qu'en vain j'implore | Vous venez l'heureux amant, | Et si ma vieillesse deplore | La perte de cet art charmant | Dont les Dieux des vers vous honore; | Tout cela peut m'humilier, | Mais je n'y vois point de remède. | Il faut bien qu'on m'y succède | Et j'aime en vous mon héritier." Nous ne pouvons prédire la carrière de M. François. On a vu des prodiges se démentir; mais nous n'avons vu aucun jeune homme qui joignît à plus de talents une plus singulière étendue de connaissances, et ce qui est plus rare encore, un goût plus sûr et plus épuré».

Quand on change de parti, mon cher Prothée, il faudrait du moins se piquer d'avoir de la mémoire; et quand on veut conserver quelque apparence d'honnêteté, il ne faut jamais faire semblant de chercher des torts à ses amis, pour se disculper d'en avoir eu de très graves avec eux. Cette conduite peut indigner, révolter même une âme fière et sensible, qui n'est plus faite pour être dupe après avoir été désabusé.

Vous me dites que mon amitié vous a nui, et c'est de votre part une rechute un peu dure. Vous m'aviez écrit la même chose le 13 février 1769, et depuis vous aviez jugé à propos de m'en demander pardon: pourquoi donc répéter cette sottise? Trouvez bon que je prenne mon sérieux pour vous dire qu'en effet vous n'êtes pas digne de mon amitié, si vous n'avez pas toujours senti qu'elle ne pouvait que vous honorer.

Vous m'assurez que vous ne dites jamais aucun mal de moi. Vraiment vous me faites bien de la grâce. Il est étonnant qu'après tout le bien que j'ai tâché de vous faire, et qu'après ces lettres de vous écrites avec la reconnaissance respectueuse d'un fils pour son père, vous portiez à mon égard la considération jusqu'à m'épargner. Je vous fais mon compliment, mon cher Prothée, de ce qu'il ne vous prend pas fantaisie, dans vos métamorphoses, de devenir couleuvre ou vipère. Soyez persuadé que je sens tout le prix de vos ménagements. Vous me demandez la paix et la suppression de votre Epître.³⁸ Cette pauvre Epître, qui n'est pas néanmoins ce que vous avez fait de plus mauvais, vous tient donc furieusement au cœur? Ce n'est pas cependant celui de tous vos ouvrages qui, dans les circonstances présentes, pourrait vous causer le plus d'inquiétude: car, au fond, cette Epître n'est qu'une [ill.] sur de très petits objets. Quoi qu'il en soit, je veux bien, mon cher Prothée, vous promettre et la paix et cette suppression. Je compte même, par surabondance de grâce, d'effacer votre nom de mes *Mémoires littéraires*. Je ne veux pas attirer des pierres contre votre maison de verre, ni vous compromettre avec la foule de mes détracteurs, qui paraît vous causer tant d'inquiétude et dont je m'inquiète si peu que je me propose de retourner incessamment à Paris; j'ai le bonheur d'y conserver quelques amis puissants et d'un courage plus éprouvé que le vôtre. Je ne connais que les gens sans caractère qui ayant le³⁹

38 [N.d.A.] C'est la requête de plusieurs grands hommes à M. le Chancelier, contre la nouvelle édition de la *Dunciade*. Cette requête est imprimée parmi les pièces relatives à ce poème.

39 La trascrizione della lettera da parte di Palissot si interrompe a questo punto.

Au jeune François de Neufchâteau
1768

Vous me dites, Monsieur, de ne pas craindre que vous deveniez jamais mon ennemi; je vous remercie du soin que vous prenez de me tranquilliser; mais je vous assure que j'étais sans crainte. Vous avez paru rechercher mon amitié sans que j'eusse fait aucune démarche pour mériter la vôtre; j'ai répondu à votre empressement pour tous les petits services qui ont pu dépendre de moi, et peu s'en faut que vous ne me les reprochiez: cela n'est pas honnête. Je vous le dis en vous protestant que je ne suis *ni prévenu ni irrité contre vous*.⁴⁰

Vous avez pu entendre dire dans les cafés que j'avais beaucoup d'ennemis, et vous n'aviez pas besoin de faire le voyage de Paris pour vous en douter. Vous n'ignoriez pas que j'étais l'auteur des *Philosophes* et de la *Dunciade*; vous m'en aviez fait de si grands éloges dans vos lettres que j'ai encore sous les yeux. Mais vous aviez pu remarquer qu'il me restait encore quelques amis, puisqu'enfin je vous avais inséré dans beaucoup de maisons respectables où vous aviez été très accueilli à ma seule recommandation. Vous savez que je me proposais encore de vous donner d'autres connaissances, et je vous assure que l'on s'occupait déjà sérieusement des moyens de vous rendre service: je ne vois donc pas en quoi mon amitié vous avait été si funeste. Ce n'est pas ma faute si vous avez pris dans les cafés des terreurs paniques: mais il me semble que vous n'aviez jamais eu le courage d'être l'ami ni de Molière, ni de Boileau: car enfin ces grands hommes, qui m'étaient si supérieurs en mérite, devaient par cette raison-là même, avoir beaucoup plus d'ennemis que moi. Il ne vous était pas difficile cependant de reconnaître, au seul ton de ma maison, que j'avais peut-être de quoi me moquer un peu de tous ces ennemis qui vous ont paru si redoutables, et qui ne m'ont jamais causé la moindre inquiétude. La raison en est, Monsieur, que si j'ai réellement des ennemis, je ne les dois qu'à mes ouvrages au lieu que j'ai toujours tâché de ne devoir mes amis qu'à ma conduite.

C'était à vous, avant de rechercher ma connaissance, de bien sonder votre cœur, et de juger si vous aviez en vous-même ce sentiment de force qui nous rend supérieurs aux injustices, et qui nous ferait préférer l'amitié d'un homme de mérite persécuté à celle d'un sot en faveur. Les gens qui ont véritablement un peu de vigueur dans l'esprit ont toujours ce courage-là. S'il vous a manqué, j'ai de quoi vous apprécier beaucoup plus sûrement que par vos essais littéraires. Mais soyez tranquille, Monsieur. Je ne parlerai plus de vous dans aucun papier public. Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, je vous aurais épargné la petite douleur de voir qu'il fut encore question de vous et de

⁴⁰ Sottolineato nel manoscritto.

moi dans un des derniers Mercure. Je conçois que ma première lettre *n'avait déjà fait que trop d'offre*⁴¹ car elle m'avait mis à portée d'apprendre que les *impromptus*⁴² que vous aviez paru faire chez moi avec une facilité si merveilleuse en ma confiance si intrépide, étaient un peu plus anciens que la date de nos liaisons. Je venais de vous donner la comédie sur mon petit théâtre, c'est un plaisir qu'apparemment vous avez voulu me rendre; je vous félicite, Monsieur, de vos rares talents et j'ai l'honneur d'être etc., etc.

Ps: Au reste, il me paraît que vos nouveaux amis vous ont ramené à bon port à Neufchâteau, où je vous souhaite bien sincèrement tout le bonheur que vous méritez.

Il parut se repentir, demanda grâce et l'obtint; mais la versatilité de son caractère l'exposa souvent à des rechutes.

À Monsieur de Voltaire
C'est la seule de mes *lettres à cet homme célèbre*
qui n'ait point été imprimée.⁴³ 1771

J'étais à Genève depuis cinq ou six semaines, Monsieur, lorsque M. le Résident de France me fit l'honneur de m'inviter de votre part d'aller à Ferney. Il m'assura même que non seulement c'était votre désir, mais que vous aviez bien voulu le lui témoigner avec un empressement très flatteur pour moi.

41 Sottolineato nel manoscritto.

42 Sottolineato nel manoscritto.

43 Pubblicata in realtà dopo la stesura di questo manoscritto, con alcuni cambiamenti, in Palissot 1778, 420-25 e successivamente in Voltaire 1792. La data indicata sulla lettera in quest'ultima edizione è il 28 ottobre 1770, mentre il manoscritto riporta l'anno 1771. La lettera compare anche nel terzo volume dell'edizione parigina del 1809, senza alcuna indicazione di data. Le difformità tra la versione qui riportata e quelle pubblicate sono particolarmente evidenti nel confronto con l'edizione del 1778, con la quale proponiamo un confronto in Appendice. Meaume (1864) segnala nel suo saggio altri casi di errori o varianti nelle lettere editate da Palissot: «On a imputé à Palissot d'avoir changé le texte de ces lettres [*Lettres de M. de Voltaire à M. Palissot avec les réponses à l'occasion de la comédie des Philosophes*, 1760] dans plusieurs passages, mais M. Beauchot reconnaît lui-même que "c'est fort peu de chose" (*Œuvres de Voltaire*, t. 59, p. 52). Les altérations de Palissot ne sont, à vrai dire, que des erreurs de copiste. C'est ainsi qu'il persiste, en 1809, à donner à une lettre la date du 24 novembre 1760 tandis que l'original, qui a été possédé par M. Renousard, porte la date du 24 septembre. Ce qui est le plus surprenant c'est que cette même lettre ait été publiée par plusieurs éditeurs sous la rubrique d'octobre, d'après une copie écrite de la main du secrétaire de Voltaire. Ici les différences sont tellement considérables que M. Beauchot a publié les deux versions» (264).

Je fus en effet charmé d'apprendre que vous vous rappeliez encore avec quelque intérêt un homme qui avait fait quinze ans auparavant le voyage de Genève, uniquement pour dire comme Ovide: *Virgilium vidi* mais je ne veux rien vous dissimuler. Je ne sentis ni la même ardeur, ni la même confiance qui m'avait amené autrefois de si loin pour vous rendre hommage.⁴⁴ M. Vernes,⁴⁵ mon ami, me pressa vivement mais en vain de prendre un jour avec lui pour vous aller voir. Je veux vous expliquer ma conduite, Monsieur, et vous faire lire dans mon cœur du moins une dernière fois.

Mon admiration pour vous est à quelques égards un préjugé de mon enfance. Je n'exagère point en vous disant que j'ai appris à lire dans la *Henriade*, et que c'est elle qui m'a inspiré mes premiers vers. L'amitié la plus tendre se joignit à mon admiration dans un âge heureux qui méconnaît la crainte, dans un âge des illusions qui nous persuade qu'un beau génie est toujours accompagné d'une âme sublime. Ce sentiment me conduisit à Genève il y a quinze ans, et il ne se démentit pas lorsque, pour me venger d'une persécution très odieuse, je crus devoir donner la comédie des *Philosophes*, et battre votre livrée, comme le dit alors un homme de beaucoup d'esprit.⁴⁶ Peut-être, Monsieur, n'avez vous reçu de personne une preuve d'attachement plus forte que celle que je vous donnai dans cette occasion. On m'excitait de toutes parts, on employait toutes les séductions pour me déterminer à vous confondre avec ces philosophes, dont on affectait de vous nommer *l'Oracle*. Le clergé me faisait entrevoir des pensions, des honneurs, que sais-je? une place même à l'Académie, si je voulais, seulement paraître abjurer mon attachement pour vous. On alla jusqu'à m'accuser d'un sentiment de crainte, qui n'est pas dans mon caractère, pour m'en faire rougir, s'il était possible, et pour me piquer davantage. Je fus inflexible, et je vous sacrifiais, Monsieur, mon propre parti.

J'espérais, il est vrai, qu'en homme supérieur à tous les partis, vous n'en épouseriez aucun. Je croyais que vous vous deviez ce res-

44 I mutati sentimenti di Palissot nei confronti di Voltaire sono attribuiti da Delafarge alla scoperta, da parte del primo, dell'atteggiamento ambiguo tenuto dal Patriarca nei suoi confronti: «Des sentiments qui le transportaient autrefois, quand il se rendait aux Délices pour y saluer Voltaire, l'admiration seule avait subsisté: il avait vu son maître en 1760 et depuis 1764 jouer à son égard un double jeu et leur correspondance s'était arrêtée. Sans doute aussi le maréchal de Richelieu lui avait fait lire les deux lettres où Voltaire le grondait amicalement pour la protection qu'il venait d'accorder à l'auteur de *l'Homme dangereux*. Dernière cause de froissement qui ravivait les anciennes. [...] Voltaire invita donc Palissot. L'invitation lui fut transmise par le résident de France et Vernes le pria vivement d'accepter, mais il en avait trop sur le cœur, il résista. Quelle pouvait être son attitude en face du grand homme, après tout ce qu'il avait appris?» (Delafarge 1912, 332).

45 Jacob Vernes (1728-1791).

46 [N.d.A.] Favier, homme très connu du corps diplomatique, et qui a mérité de l'être. [N.d.C.] Jean-Louis Favier (1711-1784).

pect à vous même, et qu'au fond du cœur vous distingueriez toujours l'homme libre et ferme qui n'était que votre ami, et qui n'avait jamais été votre adulateur, de cette espèce de parasites littéraires qui ne mendiaient vos suffrages que par le sentiment de leur bassesse. Vous savez, Monsieur, combien mes espérances furent trompées.

Permettez-moi de vous le demander, vous êtes-vous conduit comme l'en exige le sentiment de votre gloire si vous en eussiez été fortement pénétré? En m'assurant de votre estime par toutes vos lettres, vous me laissiez à la dérobée des traits satyriques dans quelques brochures. Vous, Monsieur de Voltaire, vous vous faisiez l'éditeur des libelles que vos philosophes avaient semés contre moi; vous compiliz leurs injures sous le titre de *Facéties Parisiennes*. Vous écriviez à M. le Maréchal de Richelieu pour lui reprocher l'intérêt qu'il avait pris à ma comédie de *l'Homme dangereux*. Vous en aviez écrit autant à Monsieur le duc de Choiseul, et voilà comme vous me récompensiez de ces hommages si purs que j'étais allé vous porter à Genève, et dont vous paraissez aujourd'hui vouloir vous ressouvenir en m'invitant à me rendre à Ferney. Que je vous plains, au milieu de votre gloire, si vous ne sentez pas combien cette conduite est au dessous de vous! Serait-il donc bien vrai que vous n'eussiez d'élévation que dans vos écrits? Eh! que font auprès de vous tous ces prétendus philosophes auxquels vous semblez donner tant d'importance! Votre renommée a-t-elle besoin de toutes ces trompettes malhonnêtes? Etes-vous donc fait pour n'en dédaigner aucune!

La vivacité de mes reproches, vous prouvera, Monsieur, que je vous aime encore, et que j'ai pu, comme vous, m'en avoir souvent prié par vos lettres, sentir votre embarras, en vous pardonnant ce que vous appeliez vous-même vos mauvaises plaisanteries. Vous jugerez par un article de mes *Mémoires sur notre littérature* que peut-être j'irai vous lire,⁴⁷ vous jugerez, dis-je, combien je suis capable encore de vous sacrifier mes ressentiments: mais c'est à condition que vous repoussiez loin de vous l'idée offensante qu'on a tâché de vous donner de mon caractère. On a voulu, je le sais, vous persuader que je

⁴⁷ [N.d.A.] J'allai chez le grand homme, comme un amant va chez sa maîtresse après avoir juré de ne le plus revoir. Je lui lus trois chants de la *Dunciade*, celui, entre autres, où l'on trouve ces vers: «O de Ferney sublime solitaire, etc.» et il me les fit répéter deux fois. Il me parut que le ton de ma lettre l'avait étonné. Il me dit en riant que je ressemblais à un jeune tigre qui venait relancer un vieux lion sur sa litière. Pour lui prouver que je n'étais pas un tigre, je lui lus son article dans mes *Mémoires littéraires* que je faisais alors imprimer à Genève. Il fut véritablement sous le charme; il me pressa beaucoup de demeurer quelques jours à Ferney: mais je tins ferme sur la résistance et je n'acceptai que son dîner. Je vis clairement qu'il se croyait engagé par honneur à tenir toujours à la secte philosophique, quoi qu'au fond du cœur il la méprisât; mais il avait la faiblesse de la croire nécessaire à sa réputation. Je vis que par ménagement pour elle, il conserverait toujours avec moi la même conduite, et je conçus en sortant de chez lui l'idée du huitième chant de la *Dunciade*.

vous craignais, et peut-être vous m'avez fait l'injure de le croire. Ne me réduisez pas, je vous en supplie, à vous désabuser. Je n'imiterai point vos lâches ennemis, je saurai me respecter moi-même en vous prouvant que je suis incapable de crainte.⁴⁸ Pardon, grand homme, ne prenez point ceci pour une menace mais pour une preuve de ma sensibilité. Laissez-moi la satisfaction de finir comme j'ai commencé et de n'ouvrir les yeux qu'à ce que vous avez véritablement d'admirable. Je ne suis guère qu'à la moitié de ma carrière et selon toute apparence il me reste un avantage précieux, celui de parler encore longtemps. Laissez-moi l'employer à me moquer de mes sots ennemis, et à vous donner de nouvelles preuves d'un attachement qui a prévalu sur toutes vos petites injustices.

J'ai l'honneur d' être, etc.

A Fréron père⁴⁹

C'est la dernière lettre qu'il ait reçue de moi. 1775.

Je ne m'attendais plus, Monsieur, à trouver mon nom dans aucune de vos feuilles. Je vous croyais même intéressé à l'oublier tout-à-la fois. Je m'explique.

Il est certain que vous avez actuellement vos raisons pour vous repentir de toutes les louanges que vous m'avez prodiguées pendant plus de dix ans. Il n'est pas douteux aussi que vous n'ayez à vous reprocher l'inconséquence que vous avez eu de changer tout-à-coup de style, lorsque j'y pensais le moins, et sans que je vous en eusse donné aucun prétexte.⁵⁰ Il me semble d'après cela que vous

48 [N.d.A.] Ce fut pour lui prouver à la fois que je respecterais toujours sa gloire, mais que j'étais véritablement incapable de crainte, enfin, dis-je, pour ce motif, ou pour me venger un peu de sa conduite équivoque, que je fis ce huitième chant, intitulé *L'Ambassade*, et dans lequel je lui donnai cette plaisante livrée tirée de ses propres ouvrages. Il entendit raillerie, comme on peut le voir dans les dernières remarques de ce même chant et je suis certainement le seul homme qui la lui ait fait entendre à ce point-là. Je le vis deux fois à Paris avant sa mort, et il m'avait écrit de sa propre main à son arrivée. Dans le fond, il m'aimait, parce qu'il était persuadé avec raison que je l'aimais; mais ce n'était qu'avec les restrictions de son caractère: c'est-à-dire qu'il ne m'aimait qu'autant qu'il pouvait aimer.

49 Élie-Catherine Fréron, qui definito con l'appellativo di *père* per distinguerlo dal figlio, Louis-Marie- Stanislas Fréron (1754-1802), che rivestì vari ruoli politici durante la Rivoluzione francese.

50 Le cause della rottura con Fréron sono esplicitate in una lettera scritta da Palissot a l'*abbé M**** e pubblicate nel terzo tomo dell'edizione parigina del 1809: «C'est à lui-même, mon ami, que vous pourriez demander ce qui nous a brouillés. Je l'aimais, sans estimer la profession périlleuse à laquelle il s'est imprudemment dévoué. [...] Je ne saurais vous dire ce qui s'est passé dans son cœur à mon égard; mais voici ce que j'ai cru

devriez en effet vous épargner des souvenirs qui ne peuvent avoir rien d'agréable pour vous.

Louanges et critiques sont, comme l'on sait, des choses très égales de votre part. Tout homme qui se contredit sans prudence, qui flatte aujourd'hui jusqu'à la bassesse, pour insulter demain jusqu'à l'impudence, doit s'attendre à n'inspirer qu'un sentiment plus froid que l'indignation, et moins honnête que l'indifférence.

Je souffrais de vos éloges, lorsqu'en même temps je vous voyais outrager ce que nous avons de plus respectable. Vous savez que j'ai pris souvent la liberté de vous le dire: mais je vous croyais bon homme, et je sacrifiais ma répugnance pour vos louanges à l'attachement sincère que vous paraissiez me témoigner.

Vos hostilités me mirent plus à mon aise. Mon amour propre fut flatté de voir qu'enfin vous me donniez une part des injures que vous aviez dites à tant d'hommes célèbres: aussi je n'aurais jamais fait la *Dunciade* pour les venger et pour vous mortifier un peu, si je n'avais appris que vous vous déchaîniez contre moi dans vos propos, plus ouvertement encore que dans votre journal. Cette conduite me fit enfin soupçonner que vous étiez méchant. Pour achever cependant de mettre de mon côté tous les procédés, je crus devoir vous prévenir que j'étais instruit. Vous me répondîtes par une défense mais qui me parut trop légère et trop vague pour balancer des avis qui me venaient de tous côtés. Quelques-uns de vos amis étaient eux-mêmes choqués des imprudentes sorties que vous vous permettiez sur mon compte dans vos propos de table, et je vous avoue que je m'affligeai un moment d'avoir été la dupe non de vos éloges, mais de votre prétendue amitié. Je m'affligeai d'avoir contribué plusieurs fois à vous faire vendre vos feuilles; je pris ensuite le parti de rire, comme vous le savez, et je vis en effet que c'était le meilleur parti.

Je vous écris encore une dernière fois, Monsieur, et je vous invite par égard pour vous-même, à ne plus parler de moi, ni en bien, ni en mal, dans votre hebdomadaire.⁵¹ Il m'arrive quelquefois de la par-

deviner d'après les faits. On venait de jouer la comédie des *Philosophes*, qui avait produit sur le public cette impression si vive, si attestée par Fréron lui-même, et il arriva malheureusement qu'on repré-senta, quelques semaines après, la comédie de *l'Écos-saise*. Cette dernière pièce me fit d'autant plus de peine qu'à bien des égards je ne pouvais me dissimuler que ce journaliste ne se fût attiré cette vengeance. C'est ce que je ne lui avais jamais caché. [...] Quoi qu'il en soit, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'intérieurement Fréron était trop frappé du contraste de la petite gloire que j'avais acquise et de la disgrâce qu'il venait d'essuyer. Ce sentiment, que peut-être il se déguisait à lui-même, prenait chaque jour de nouvelles forces. Bientôt les marques d'intimité disparurent; quelques visites rares et froides y succédèrent; enfin, il ne me resta plus, de notre ancienne amitié, d'autre trace que le présent de ses feuilles que Fréron continuait de me faire et qu'il s'avisait tout-à-coup d'interrompre de la manière la plus propre à m'annoncer qu'il ne voulait plus garder de ménagement avec moi» (383-4).

51 *L'Année littéraire*, creato dallo stesso Fréron nel 1754.

courir par l'habitude où je suis de tout lire, et depuis quelque temps, j'y remarque une affectation assez singulière, assez comique même. À peine un homme célèbre est-il mort, que vous saisissez avec empressement cette occasion de vous vanter de la tendre amitié qu'il avait pour vous. C'est ce que vous avez osé dire du vieux Crébillon, dont vous avez tant outragé le fils; du musicien Rameau et (qui le croirait?) de M. D'Argenson lui-même. Ce charlatanisme pourrait, tout au plus, en imposer à quelques provinces: mais à Paris! Vous êtes bien de ceux qui ont recherché la célébrité humiliante des grandes inimitiés: mais à qui ferez-vous croire que de grands hommes vous ont honoré de leur amitié? Non, Monsieur Fréron !

Quand je ne serais pas un peu connaisseur en ridicules, n'ai-je pas d'ailleurs, de votre propre main, un témoignage qui apprendrait, au besoin, à tout le public, avec quelle légèreté vous croyez pouvoir traiter les morts ? Si vous me poussiez à bout, si faute de garder le prudent silence que je vous demande, vous me forciez encore une fois à parler, de quelle confusion ne vous couvrirais-je pas ! J'en appelle à vous-même, Monsieur, et pour vous prouver que j'ai véritablement sous les yeux ce témoignage original, je vais transcrire ici vos propres paroles. Rappelez-vous seulement le plus bizarre château en Espagne que dans le délire de l'ivresse et de l'orgueil vous ayez jamais bâti. Souvenez-vous du grand projet de politique dont vous vous occupiez lors de la conclusion du Traité de Vienne. Il s'agissait d'engager l'Impératrice Reine de Hongrie à *demander au Roi de France de tenir avec elle l'infâme dont Madame Fréron était grosse*.⁵² Vous ne craigniez d'autre obstacle à ce grand projet que l'inimitié de M. le cardinal de Bernis. Voici du moins ce que vous m'en écriviez et ce qui, je crois, serait plaisant en toute langue: «Il faudrait que M. le comte de Strinville⁵³ prît la peine d'écrire à Madame de Pompadour et à l'abbé de Bernis, comme Ministre des Affaires Etrangères, que sa Majesté impériale *demande*⁵⁴ de tenir avec le Roi l'enfant *dont Mme Fréron est grosse*.⁵⁵ Vous devez craindre, ainsi que moi, que l'abbé de Bernis ne s'oppose à la réussite de cette affaire; *il s'agit donc de le gagner*,⁵⁶ et rien de plus aisé, selon moi, je crois vous avoir déjà dit, mais je vous répète ici que l'article qui parut contre lui dans mes anciennes feuilles n'était pas de moi. Ce fut ce coquin de poète Roy que j'avais chargé de revoir mes épreuves pendant que j'étais à la campagne, qui, trouvant des pages blanches, parce que je n'avais pas laissé assez de copie, les remplit de cette horreur. Je fus mis à Vincennes et

⁵² Sottolineato nel manoscritto.

⁵³ [N.d.A.] Aujourd'hui M. le duc de Choiseul.

⁵⁴ Sottolineato nel manoscritto.

⁵⁵ Sottolineato nel manoscritto.

⁵⁶ Sottolineato nel manoscritto.

exilé. J'eus la discrétion, et, j'ose dire, *la grandeur d'âme*⁵⁷ de ne point compromettre le poète Roy; j'ai en main la preuve sans réplique de tout ce que je vous marque, *et j'attends que Roy soit mort pour la produire*.⁵⁸ Etc., etc., etc.».

Oh! Monsieur Fréron, quelle preuve sans réplique, en effet, lorsqu'un homme est mort! Quelle divertissante vision que de donner à Madame Fréron une impératrice pour commère! J'abandonnerai ce quelques autres anecdotes du même genre à vos réflexions. Je vous préviens, comme vous le voyez, et je garde l'original de votre fameuse lettre *ne varietur*. Prenez garde que vous ne pourriez pas vous plaindre d'un abus de confiance 1° parce que vous ne m'avez jamais demandé le secret, 2° parce que l'excès du ridicule ne saurait être l'objet d'une confiance sérieuse, 3° enfin, parce que la loi du talion sera toujours juste à votre égard. Songez aussi que je ne vous demande, pour garder le silence, que la promesse de vous taire. Traitez-moi comme le poète Roy. Attendez que je sois mort pour parler, et je m'engage de mon côté à m'en tenir scrupuleusement aux ailes que je vous ai donnée dans la *Dunciade*.⁵⁹

Fréron fit promettre qu'il se tairait, et il tint parole, car il mourut.

Ci-contre l'original de cette lettre à jamais mémorable.

A D'Alembert.

A l'occasion d'un article injurieux inséré dans le *Mercure de France* contre l'abbé de la Porte. 1782.⁶⁰

⁵⁷ Sottolineato nel manoscritto.

⁵⁸ Sottolineato nel manoscritto.

⁵⁹ Il riferimento è ai seguenti versi della *Dunciade*: «Stupidité, qui fait tout de travers l'avait placé les ailes à l'envers: l Si que Fréron, loin de feindre les airs, l Était porté, par un effort étrange, l Non vers le ciel, mais toujours vers la fange» (Palissot 1764, 63).

⁶⁰ L'articolo a cui Palissot fa riferimento era uscito, in forma anonima, sul *Mercure de France* del 15 gennaio 1780 ma era verosimilmente stato redatto da D'Alembert. Palissot replicò pochi giorni dopo dalle colonne dell'*Année Littéraire* (Palissot 1780, 107-12). È quindi probabile che il riferimento alla data del 1782 che compare nel manoscritto sia errato in quanto la lettera sembra essere stata scritta al momento dell'inferire della polemica.

J'ai lieu de croire, Monsieur, que vous prenez quelque intérêt au *Mercur de France*. J'y viens d'y lire avec surprise une invective sanglante contre la mémoire de M. l'abbé de la Porte, que j'aimais,⁶¹ et qui avait pour vous un attachement très sincère. Je vous avoue, Monsieur, que cette inhumanité d'outrager les morts m'a toujours paru révoltante, et qu'elle me semble plus odieuse encore envers un homme dont la cendre est à peine refroidie.

Si quelque papier public devait des ménagements à sa mémoire, c'était assurément le *Mercur*. Il avait l'honneur d'en être pensionnaire; il y avait travaillé près de vingt ans; il lui avait même rendu service à l'époque où ce journal passa de la régie de M. Lutton, dans les mains de M. Lacombe. D'ailleurs le *Mercur* est rarement injurieux qu'on ne devine pas trop le motif de cette amère diatribe. Quoique bien écrite, elle a choqué tout le monde; elle paraît trop évidemment dictée par la haine, et, contre l'intention de l'auteur, elle n'en fera que moins d'impression: car jamais on ne se passionne sans cause, et lorsque la médiocrité d'un homme est bien méritée, il ne saurait être un objet de colère.

Il est vrai, Monsieur, comme on le reproche à notre pauvre abbé, qu'il n'a guère travaillé qu'à des compilations, et que ce genre facile pourrait devenir nuisible si l'on continuait d'en abuser. Mais il faut observer que l'abbé de la Porte avait passé sa jeunesse chez les jésuites; qu'il n'était entré dans le monde que fort tard, et qu'il n'avait, pour exister, d'autre ressource que ce même travail dont on fait un crime à sa mémoire. Sans cette loi impérieuse de la nécessité, je crois qu'il eut été très capable de mieux faire. Du moins n'ai-je connu personne qui eut un jugement plus sain, et qui fut moins la dupe de certaines réputations exaltées qui ont fait de nos jours beaucoup de bruit, et qui ne tarderont pas à baisser plus rapidement encore qu'elles ne s'étaient élevées. Après M. de Voltaire, ce nom il ne comptait en littérature que très peu de noms vraiment célèbres, et le charlatanisme du siècle ne lui en avait point du tout imposé.

L'auteur de l'invective dont je me plains⁶² paraît craindre que son exemple ne devienne contagieux, et que nous ne soyons bientôt accablés d'un déluge de compilations.⁶³ Je l'invite à se rassurer. Le peu de

⁶¹ Cf. Palissot 1768.

⁶² Nella replica pubblicata su *L'Année littéraire* Palissot si era limitato ad affermare di aver intuito chi fosse l'anonimo compilatore dell'articolo: «C'est un de ces Golia de la philosophie, qui craignant de rencontrer quelque David, a choisi le *Mercur* pour son arène, parce que là il peut s'écrire tout seul et sans se compromettre, le discret manufacturier s'étant engagé de couvrir officieusement du voile de l'anonymat les attaques sourdes et les turpitudes cachées de ses héros» (Palissot 1780, 112).

⁶³ Cf. D'Alembert 1780, 141: «Cet exemple ne peut avoir que de funestes influences: un tel secret de s'enrichir par les ouvrages les plus faciles à composer, entraînera dans la carrière des Lettres un grand nombre des jeunes gens qui, dénués d'esprit et plus avides d'or que de gloire, multiplieront les livres sans rien ajouter aux connaissances humaines. Leur principal talent consistera surtout à en imposer par les titres fastueux

gloire que procure ce genre de travail (et M. l'abbé de la Porte ne se l'exagérait pas) ne permettra jamais qu'il s'étend trop loin. Ceux qui ont véritablement du génie ou du talent ne s'y livreront pas. Ceux qui ne sont appelés aux Lettres que par des prétentions, ne s'y livreront guère davantage. Leur vanité croirait déroger en s'abaissant au métier de compilateur, métier plus honnête pourtant que celui d'écrire des sottises de son propre fond.

On rappelle au public que l'abbé de la Porte a été le coopérateur de Fréron:⁶⁴ mais on ne dit point, et c'est une justice que je dois lui rendre, qu'il ne parlait jamais de cette époque de sa vie qu'avec douleur. Quoique l'état de journaliste ne fut pas alors parvenu à ce degré d'avilissement où nous le voyons, cependant il regardait son association avec Fréron comme un des plus durs sacrifices qu'il ait fait à sa mauvaise fortune. On veut faire entendre malignement qu'ils ne s'étaient brouillés qu'en apparence, mais personne ne sait mieux que moi combien la querelle fut sérieuse, et les reproches très graves que l'abbé de la Porte était en droit de faire à son infidèle associé. On lui accorde généralement dans le *Mercur* 10.000 l. de rente.⁶⁵ Il n'en avait pas la moitié; et s'il est vrai qu'il en dût une partie à ses compilations, il devait le reste à un esprit d'ordre et d'économie très louable, et à une sorte d'élévation de caractère qui ne lui permit jamais de mendier la protection de personne. Enfin on lui attribue une foule de compilations qui ne sont pas de lui, et que lui-même a désavouées dans la *France littéraire*: telles que les *Pensées de Massillon*, *L'esprit de Bourdaloue*, celui du P. Castel, de

de leurs rapsodies, par le charlatanisme de leurs Prospectus et par les éloges qu'ils obtiendront de quelques journalistes associés à leur brigandage, ou trop ignorants pour distinguer les compilations d'un scribe d'avec celles d'un homme de lettres».

64 «Admis dans l'atelier de Fréron, il coopéra au travail des quarante premiers volumes de ses feuilles et ne quitta son maître, ou son camarade, que pour devenir lui-même chef d'un ouvrage périodique qu'il intitula *l'Observateur littéraire*. On prétend qu'à cette époque ces deux apôtres du goût et de la vérité se brouillèrent: d'autres assurent que, pour donner de la vogue à ses feuilles, ils convinrent de se dire mutuellement des injures et de critiquer chacun en sens contraire, de manière que tout livre décrié par l'un serait exalté de l'autre» (D'Alembert 1780, 139). Palissot attribua la critique mosse à l'abbé de la Porte proprio al fatto che era stato un tempo amico di Fréron ed aveva sindacato insieme a lui gli enciclopedisti: «Je ne reprocherai pas à M. l'abbé de la Porte ses injustices envers M. Fréron. Le voile de la mort les eût dérobées à mes yeux, quand bien même la réparation authentique qu'il en a faite ne les eût pas expiées. Mais personne ne le connaît mieux que le ténébreux calomniateur; si l'abbé de la Porte ne les avait pas rétractées dans ses derniers moments, vous l'eussiez vu célébré après sa mort par le même homme qu'il a tant caressé pendant sa vie, et qui veut deshonoré aujourd'hui sa mémoire; cette même main qui va déchirer le cadavre encore fumant de son ami, eût répandu des fleurs sur son tombeau et ce *Mercur* souillé par la satire du mort en eût fait le plus beau panégyrique» (Palissot 1780, 107).

65 «Cet abbé de la Porte vint à bout de se faire dix mille livres de rente avec l'esprit d'autrui» (D'Alembert 1780, 141).

l'abbé Desfontaines, de J.-J. Rousseau, etc., etc.⁶⁶ Vous savez, Monsieur, que l'abbé de la Porte avait un trop bon esprit pour faire un si grand nombre de sottises, si mal à propos décorées du nom *d'esprit*: mais il conseillait quelquefois à des gens qui n'en avaient guères, et qui voulaient compiler pour vivre, de faire ce métier de scribes, plutôt que de troubler la société, ou de déshonorer la littérature par des productions plus condamnables. Ce qu'on aurait pu dire de lui avec plus de justice, c'est que véritablement il avait bien mérité des Lettres par beaucoup d'éditions très correctes et très soignées. On lui doit la dernière qui ait paru du théâtre de Crébillon: la collection complète de Saint Foix, et surtout la belle édition de Pope. Son *Histoire littéraire des femmes françaises*, ses recherches sur nos pièces dramatiques, depuis la renaissance des Lettres jusqu'à nos jours, ne sont pas des ouvrages à dédaigner. Les bibliographes seront souvent obligés de consulter la *France littéraire*. Enfin son *Voyageur Français* lui fera toujours honneur.⁶⁷ On ne peut lui refuser le titre d'écrivain laborieux et utile, et le mérite infiniment plus rare d'avoir été un très honnête homme.

Pardonnez-moi, Monsieur, ces longs détails sur notre pauvre abbé, en faveur des sentiments qu'il avait pour vous. Si vous pouviez contribuer à lui faire rendre plus de justice dans un autre *Mercure* , vous ne feriez qu'ajouter à l'opinion avantageuse qu'il m'avait donnée de votre caractère.⁶⁸ Vos attentions pour lui ne s'étant point démenties tant qu'il a vécu, j'ose espérer qu'elles ne se démentiront pas pour sa mémoire. Je finis par les vœux d'usage au renouvellement de l'année. Je n'ai pas oublié que l'année dernière vous voulûtes bien, à peu près dans ce même temps, m'envoyer pour étrennes le volume de vos *Éloges*. Je vous en fais, Monsieur, de nouveaux remerciements.

66 «Rassemblant les ouvrages de notre littérature qu'il croyait les plus estimés, ils les remit à l'alambic pour en exprimer la plus précieuse substance et tout à coup on vit éclore les *Pensées de Massillon*, les *Pensées de l'abbé Prévost*, l'*Esprit de Jean-Jacques Rousseau*, l'*Esprit de l'abbé Desfontaines*, l'*Esprit du Père Castel*, l'*Esprit de Bourdaloue*, l'*Esprit des Monarques Philosophiques*, etc.» (D'Alembert 1780, 141).

67 «De toutes les ouvrages de ce compilateur, nous ne connaissons que le *Voyageur français* qui ait conservé quelque réputation: encore est-il fort douteux qu'elle puisse longtemps se soutenir, parce que cette histoire, indépendamment du remplissage, offre sans cesse un ton de roman qui affadit le lecteur: partout on y découvre un écrivain sans vigueur, sans imagination, sans phisionomie; un homme qui n'étant jamais rempli de la matière, défigure ses personnages, tronque ses principaux objets, n'en rapproche aucun, ne combine rien, se hâte d'écrire, ou plutôt de transcrire, regarde la méditation comme un temps perdu et ne paraît avoir en vue que le produit pécuniaire de son travail» (D'Alembert 1780, 141-2).

68 L'opinione espressa da Palissot nei confronti di D'Alembert non fu mai del tutto negativa. Si legga ad esempio la voce a lui dedicata nei *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature* (1775) in cui è definito «un des plus fameux géomètres de l'Europe [...] qui mérite d'être mis au rang des écrivains distingués qui soutiennent encore la réputation de notre littérature» (15, 17).

Je ne fus pas content de la réponse de D'Alembert. Il nia qu'il eut de l'influence sur le *Mercur*. Il se défendit d'avoir eu des liaisons particulières avec l'abbé de la Porte, quoiqu'il convint que ce dernier lui avait donné des marques d'estime dont il lui devait de la reconnaissance. On prétend que cette indifférence pour sa mémoire venait de ce que l'abbé, qui était prêtre, n'était pas mort en philosophe.

A M. François de Neufchâteau, 1783.

Vous savez, mon ami, que dans tous les temps personne n'a rendu plus de justice que moi à votre esprit, à vos talents, à votre séduisante facilité. Je suis charmé de la confiance qui vous ramène à moi et qui vous engage à me demander des conseils. Ils vous prouveront qu'au fond du cœur mes sentiments pour vous n'ont jamais varié malgré vos petites inconstances. Faites, mon ami, ce dont vous sollicitent les Muses; donnez-nous cet Arioste,⁶⁹ que je vous ai demandé le premier; mais souvenez-vous qu'il doit être le principal appui de votre réputation. Ne vous contentez pas des équivalents, *des à peu-près*. Rendez-vous le maître de votre original de manière à oser lutter contre lui, au lieu de vous borner servilement à le traduire. Défiez-vous de votre facilité en vous y livrant; en un mot, soyez vous-même votre juge le plus sévère. Ce que je vous recommande surtout, mon ami, c'est de ne plus vous prostituer ni dans les journaux ni dans l'*Almanach des Muses*, ni dans ces insipides recueils réservés à la seule médiocrité. Cette petite célébrité fugitive et bourgeoise est à coup sûr l'ennemie mortelle des grandes réputations. Croyez-moi, rien de tout cela ne mène à la gloire, et j'ai toujours cru que vous étiez né pour elle. Loué dans un journal, c'est-à-dire célébré par une des trompettes malhonnêtes de la renommée, il arrive qu'un autre journal vous déchire, et le tort que vous fait ce dernier est sans comparaison plus grand que la jouissance éphémère à laquelle vous aviez eu la faiblesse d'atta-

69 Palissot allude alla traduzione dell'*Orlando furioso* intrapresa da François de Neufchâteau: «Il arriva à Saint-Domingue en 1783: il se livra alors, malgré le climat, à d'immenses travaux; il provoqua d'utiles améliorations dans la jurisprudence et dans l'administration de la colonie [...]; il compléta la traduction du *Roland furieux* de l'Arioste. Il obtint en 1787 un congé pour repasser en France. Il s'embarqua avec tout ce qu'il possédait sur une frégate, qui échoua pendant la seconde nuit sur les récifs de Mogane; François se sauva [...] sur un radeau et vit engloutir dans la mer sa fortune et ses effets: il regretta surtout les portefeuilles qui contenaient ses observations sur l'administration de la colonie, ainsi que le manuscrit de sa traduction en quarante mille vers du *Roland furieux*. Quelques fragments de ce grand travail, restés dans sa mémoire, ont été imprimés depuis, et font sentir plus vivement la perte d'un ouvrage aussi considérable et d'une exécution si difficile» (Silvestre 1828, 8-9).

cher quelque importance. J'ai vu, par exemple, avec indignation, que dans le journal *soit disant de Monsieur*, fait par un pédant, nommé l'abbé Royou,⁷⁰ on outrage d'avance un Arioste que je vous exhorte à continuer. Eh ! D'où vient, mon ami, cet odieux acharnement si non de votre imprudente familiarité avec quelques-uns de ces écrivains à la semaine, qui n'étaient pas dignes de la correspondance dont vous les avez honorés. Fuyez, mon ami, fuyez, je vous le répète ces ignominies, et ces petits trophées dorés dont vous avez été trop avide. Achevez votre Arioste en silence, et quand il sera fini, ne le confiez qu'à des amis dignes de vous entendre. Alors ces amis vous serviront avec zèle. Ils vous procureront ce succès précurseur d'un plus grand succès, et ils vous mettront à portée de faire à la fois d'un ouvrage principalement exécuté pour votre gloire, une entreprise utile à votre fortune. Je vous promets, lorsqu'il en sera temps, non seulement tous mes services, mais tous ceux des personnes qui veulent bien m'honorer de quelque confiance. Je n'ose, mon ami, me proposer pour exemple. Vous m'avez vu cependant acquérir quelque gloire en dépit de tous ces charlatans des réputations. Savez-vous que c'est une consolation bien douce que de pouvoir se rendre intérieurement cette justice? Savez-vous qu'une réputation acquise ainsi promet bien plus de durée que ces petites célébrités de sotterie auxquelles on pourrait donner pour devise: *gustavi paulum mellis, ac ecce morior*.

Descendez au fond de votre cœur, mon ami, plus vous vous sentirez disposé à suivre ces conseils, plus vous devez vous regarder comme celui de nos jeunes gens qui les méritait en préférence. Permettez que maintenant je me félicite avec vous des petits avantages de fortune que vous semble vous promettre votre nom et établissement. Croyez que vous ne serez jamais aussi heureux que je ne le désire.

N'exigez pas que je vous parle de mes ouvrages. J'aurai peine à vous exprimer le découragement que me fait éprouver l'humiliante dégradation de notre littérature. Il est en vérité bien dur, mon cher ami, de survivre à la gloire des arts qu'on avait aimés avec passion, et de ne plus voir autour de soi que des barbares. De tous nos jeunes écrivains, vous êtes celui de qui j'espérais le plus, avant de mourir, la satisfaction de voir renaître quelques-uns de ces beaux jours qui avaient séduit mes premières années. Je le sens au plaisir que je goûte à vous écrire, et à vous renouveler les assurances de ma tendre amitié.

Adieu.

⁷⁰ Thomas-Marie Royou (1743-1792).

Lettre de M. de B***⁷¹ sur le nouveau dénouement de la comédie
des *Philosophes*, 1783.

Je n'ai pu voir qu'avant hier, Messieurs, le changement que M. Palissot a cru devoir faire au dénouement de sa comédie des *Philosophes*, et je commence par vous dire que personne ne regrette plus que moi la piquante originalité du premier. Il me semble que l'auteur ayant voulu prouver que l'abus de la philosophie conduit au délire, n'avait pu rien imaginer de plus heureux que ce Crispin philosophe, marchant à quatre pattes, situation fortement comique, et dont le mérite n'était point échappé à M. Voltaire lui-même. Mais puisqu'enfin le public n'a pu s'aventurer à voir, dans cette situation, le fameux Dugazon remplacer l'inimitable Préville; puisqu'une cabale d'ailleurs, visiblement apostée, a paru se soulever contre ce même dénouement si généralement applaudi en 1760, il me semble qu'on ne pouvait guère accueillir avec trop de faveur un changement que M. Palissot a fait malgré lui, et qui termine la pièce, si non d'une manière aussi piquante, du moins assez heureusement encore pour ne laisser que peu de regrets à ceux qui l'on vue dans tout son éclat.⁷² Il me semble, surtout, que c'est une preuve d'un talent bien rare et bien fertile en ressources que d'avoir su, dans une pareille circonstance, enrichir son sujet d'un nouveau trait de vérité et qui est toujours l'ornement le plus essentiel d'une comédie de caractère.

Vous savez, Messieurs, que si l'on a fait un reproche fondé à la fausse philosophie de nos jours, c'est d'avoir, en abusant du nom respectable d'*humanité*, osé jeter du ridicule sur la bravoure, et par conséquence sur l'honneur. Ce délire ne tendait pas à moins qu'à dénaturer, à pervertir même le caractère de la Nation, et devait rendre surtout cette étrange philosophie impardonnable à des yeux français.

C'était ce trait de vérité que l'auteur me paraît avoir saisi de la manière la plus heureuse dans cette réponse de *Valère* à *Damis*:

J'entends, vous me voulez proposer un combat:
Mais aux emportements de votre jalousie
J'oppose le sang froid de la philosophie.
Si je respectais moins la majesté des loix
Si de l'humanité j'écoutais mieux la voix
Je pourrais adopter le préjugé barbare
Qui veut que par un crime un affront se répare.
Mais nous détestons trop ces coupables excès.

⁷¹ Una lettera indirizzata da Palissot a M. de B***, datata 18 marzo 1770, è pubblicata nelle *Pièces relatives à la Dunciade* del terzo tomo dell'edizione Bastien (1779, 339-47).

⁷² Sul nuovo epilogo dei *Philosophes* e la ripresa, nel 1782, della pièce alla Comédie Française cf. Delafarge 1912, 412-24.

Il était impossible, à mon avis, de mieux caractériser ce nouveau genre de lâcheté philosophique qu'on a essayé de mettre à la mode par tant d'impertinentes déclamations, et qui amène ce trait encore plus heureux où le ridicule me paraît porté à son comble:

Je vois ce que veut dire un sage... en bon français.

Je ne connais pas d'exemple d'une expression en même temps plus voilée et plus forte. L'auteur a trouvé le moyen de dire ce qu'il eut osé faire entendre, et un exemple seul prouverait, ce me semble, qu'il n'est pas de difficulté dans notre langue qui ne puisse être surmontée par un heureux choix de mots mis à leur place, comme le disait Boileau.

On a objecté, il est vrai, que par ce dernier trait de caractère l'auteur rendait les charlatans de philosophie plus méprisables, mais ce n'est pas, sans doute, pour les rendre intéressants qu'il a cru devoir les exposer au ridicule du théâtre. Cette objection ne me paraît pas étrange que si l'on reprochait à Molière d'avoir rendu les faux dévots trop odieux en représentant le Tartuffe accompagnant lui-même l'exempt qu'il croit chargé d'un ordre pour arrêter Orgon. Je vous avoue, Messieurs, que les faux philosophes, c'est-à-dire les hypocrites des mœurs, ne me paraissent pas mériter plus de ménagement que les hypocrites de religion, et en invitant l'auteur à laisser toujours subsister de préférence, dans ses éditions, l'ancien dénouement de sa comédie, comme un des traits par lequel il s'était le plus rapproché de la physionomie d'Aristophane, je n'en remercie pas moins que s'il m'était possible d'oublier sa première manière; je n'aurais pas désiré de meilleur dénouement que celui qu'il vient d'y substituer. J'ajouterai même que ce dernier coup de pinceau, qui peut être remarqué à la pièce dans sa nouveauté, me semblerait préférable, dans une comédie de caractère, telle que la sienne, à tous les efforts d'imagination qu'il aurait pu faire pour y trouver un dénouement combiné avec plus d'art. Je crois, en effet, avoir observé, Messieurs, que le public, beaucoup plus sévère avec raison pour les comédies de pure intrigue, exige infiniment moins du poète dans les pièces de caractère. Il arrive même presque toujours qu'aux meilleurs ouvrages de ce genre, il se dispense d'écouter les derniers vers. Que le portrait soit achevé, que surtout il soit bien ressemblant, c'est tout ce que les connaisseurs paraissent désirer du peintre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

On peut voir, pour la lettre suivante, combien M. de B*** était entré dans les idées de l'auteur. Il était difficile de montrer plus de goût et d'être à la fois plus judicieux et plus vrai. Cependant un M. Sautreau de Marsy,⁷³ rédacteur de *l'Almanach des Muses*, et dont M. Palissot c'est un peu moqué dans la *Dunciade*, et ailleurs, eut le crédit d'empêcher que cette lettre ne fût insérée dans le *Journal de Paris*. Ce crédit de Sautreau pourrait étonner ceux qui ne sauraient pas qu'il est un des principaux coopérateurs de cette feuille de tous les jours, et bien digne de servir en offre d'aliment quotidien à sa sottise.

A M. l'abbé Aubert,⁷⁴ sur le même sujet.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, le nouveau dénouement de la comédie des *Philosophes*. Vous savez ce qui m'a forcé de changer l'ancien, et ce qui, peut-être, n'avait pas encore eu d'exemples. Vous conviendrez, je crois, Monsieur, qu'en faisant un pareil changement malgré moi, ce n'était pas la chose du monde la plus aisée que de trouver un nouveau moyen de finir la pièce. Vous sentirez toute cette difficulté, et les droits qu'elle me donne à l'indulgence publique. J'espère que vous ne remarquerez pas sans quelque surprise la manière dont je me suis tiré d'embarras en donnant à mes philosophes un dernier coup de pinceau qui me paraît enrichir l'ouvrage. J'ose vous avouer que je crois ainsi, malgré la ferme résolution où je suis de conserver toujours, dans mes œuvres, l'ancien dénouement, et malgré l'espérance que me donnent tous les gens de goût de le voir un jour se rétablir, de lui-même, au théâtre. En effet, Monsieur, personne ne sait mieux que vous que, dans une comédie de caractère, un trait de vérité quelconque, heureusement saisi, est infiniment préférable à tous les dénouements du monde. Je me garderais bien d'en dire autant d'une comédie d'intrigue, mais j'ai toujours pensé que le mérite essentiel d'une comédie de caractère était de peindre avec la plus grande fidé-

73 Claude-Sixte Sautreau de Marsy (1740-1815).

74 Jean-Louis Aubert (1731-1814). Palissot descrive nel modo seguente l'abbé Aubert nei suoi *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*: «Né à Paris en 1731. Il a donné un volume de *Fables*, dans lequel on en trouve plusieurs qu'on peut lire avec plaisir [...]. Il a mis en vers, d'après le roman de la Fontaine, les aventures de Psyché. Cet ouvrage lui fait honneur, quoiqu'il y ait dans le roman des détails bien supérieurs aux meilleurs endroits du poème. On ne peut disconvenir que cet écrivain ne soit facile, naturel, pur et correct, qualités d'autant plus estimables qu'elles sont devenues plus rares. Nous pensons que M. l'abbé Aubert devrait enfin quitter le personnage d'imitateur, qui ne donne jamais l'avantage d'être imité soi-même. Il pourrait essayer ses propres forces, et ne plus s'appuyer sur un modèle avec qui toute comparaison ne saurait être que dangereuse» (Palissot 1775, 19-20).

lité. La plupart des dénouements de Molière semblent prouver que lui-même n'en avait pas d'autre idée, et si vous prenez garde que presque toujours le public se lève avant les vers qui amènent la conclusion de nos meilleures pièces, vous jugerez, Monsieur, que ce qui a d'abord l'apparence d'un paradoxe, devient une véritable démonstration. Tout est dit pour l'auteur lorsque le public a reconnu qu'il avait rempli le but officiel de l'art, exprimé dans ces vers d'Horace: [ill.]

J'ai l'honneur d'être, etc.

[lettera cancellata]⁷⁵

A Mme Bellecour⁷⁶

Plus je croyais avoir lieu, Madame, de compter sur votre ancienne amitié, plus je suis étonné, je vous l'avoue, d'apprendre que personne, à la Comédie, ne s'oppose plus que vous à tout ce qui pourrait m'être agréable. On a proposé de remettre mes *Tuteurs*, avec les changements que j'ai cru devoir faire à cette pièce depuis son succès, et vous avez [ill.] d'une nouvelle lecture. Comment, Madame, vous êtes-vous permis cette plaisanterie si déplorée à l'égard d'un homme qui s'est acquis quelque gloire à votre théâtre? Vous auriez pu vous souvenir que tout récemment la Comédie, dans une occasion bien plus remarquable, m'avait donné une preuve de considération que je n'oublierai jamais et qui était sans exemple. Elle n'exigea point de nouvelle lecture des *Courtisannes* et vous savez que sa confiance ne fut pas trompée.

Je ne vous rappelle qu'à regret cette pièce, puisqu'elle est devenue la cause de l'injuste humeur que vous avez prise contre moi. Je voudrais pouvoir oublier pour votre gloire, Madame, qu'après m'avoir refusé, pendant plus de quinze jours, une explication que mon amitié ne se rebutait pas de vous demander, vous me fîtes enfin l'aveu que vous me traitiez avec cette rigueur que parce que, selon vous, j'avais négligé de rendre hommage à vos talents, et à la manière supérieure dont vous aviez joué le rôle de Marton dans cette comédie. Vous savez avec quelle bonne foi je vous témoignai ma surprise. J'étais loin de soupçonner qu'un talent, aussi constaté que le vôtre, put être jaloux de ces vains compliments qui ne flattent plus personne à force d'avoir été prodigués. Je ne vous ai jamais dit, Madame, les inutiles efforts que je fis pour vous dédommager d'un silence dont vous paraissiez si vivement affectée. Au défaut des réparations que j'avais ten-

⁷⁵ La lettera a Madame Bellecour appare cancellata, nel manoscritto, da tre righe verticali e risulta illeggibile in vari punti oltre che essere incompleta.

⁷⁶ Rose Perrine le Roy de la Corbinaye, nota come Madame Bellecour (1730-1799). Attrice alla Comédie Française, si distinse soprattutto nelle parti di *soubrette*.

té de vous faire dans tous les papiers publics, et sur lesquelles je fus arrêté par les obstacles les plus bizarres, je m'étais flatté du moins de consoler votre amour propre à force de me répandre en protestations d'attachement et d'admiration pour vous. J'ose vous assurer, Madame, qu'elles étaient sincères: cependant elles vous parurent indifférentes. Je vous en atteste vous-même, que pouvais-je faire de plus! Et par quelle fatalité vous obstinez-vous à détruire les sentiments que je croyais vous devoir depuis plus de trente ans, et qui s'étaient si naturellement réveillés dans mon cœur et par notre rencontre imprévue à [ill.] et par les services réels que vous m'aviez rendu à la Comédie? Je me plaisais à les publier, j'aime encore à vous en parler, mais les sentiments les plus doux demandent à être ménagés, et l'amitié se rebute enfin lorsqu'elle s'aperçoit que non seulement on ne la distingue plus mais qu'on a l'air de la [ill.].⁷⁷

Bibliografia

- Balcou, J. (1975a). *Le Dossier Fréron. Correspondances et documents*. Genève: Droz.
- Balcou, J. (1975b). *Fréron contre les philosophes*. Genève: Droz.
- Barling, T. (1977). «La guerre des brochures autour des *Philosophes* de Palissot de Montenois». *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIIIe siècle = Actes du Colloque international des Lumières*, vol. 1. Lille: Publications de l'Université de Lille, 241-66.
- Barthélemy, S.; Cariou, A.; Balcou, J. (2016). *Élie Fréron: Polémiste et critique d'art*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Bessire, F. (2011). «Beaumarchais éditeur de Voltaire». *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 4, 1125-38.
- Bonnellier, H. (1829). *Mémoires sur François de Neufchâteau*. Paris: s.n.
- Chouillet, A.M. (1999). «Joseph de La Porte (1714-1779)». *Dictionnaire des journaliers (1600-1789)*, vol. 1. Sous la direction de Jean Sgard. Oxford: Voltaire Foundation, 455-6.
- Connors, L. (2012). *Dramatic Battles in Eighteenth-Century France: Philosophes Anti-Philosophes and Polemical Theatre*. Oxford: Voltaire Foundation.
- D'Alembert, J. (1780). «Notice sur les écrits de l'abbé de la Porte». *Mercure de France*, 15 janvier, 139-41.
- Dawson, R.L. (1976). *Baculard D'Arnaud: Life and Prose Fiction*. Oxford: Voltaire Foundation.
- Delafarge, D. (1912). *La vie et l'œuvre de Palissot (1730-1814)*. Paris: Hachette.
- de Silvestre, A.F. (1828). *Notice biographique sur M. le comte Nicolas François de Neufchâteau*. Paris: Imprimerie de Mme Huzard.
- Duckworth, C. (1972). «Voltaire's *L'Écossaise* and Palissot's *Les Philosophes*: A Strategic Battle in a Major War». *S.V.E.C.*, 87, 333-51.
- Ferret, O. (éd.) (2002). *La Comédie des Philosophes et autres textes*. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne.

⁷⁷ Il manoscritto si interrompe in questo punto.

- Ferret, O. (2007). *La fureur de nuire: échanges pamphlétaires entre philosophes et anti-philosophes (1750-1770)*. Oxford: Voltaire Foundation.
- Gil, L. (2011). «De l'hommage à l'éloge: contribution à l'édification du mythe du 'patriarche' par Condorcet. L'édition de Kehl et la Vie de Voltaire». *Revue Voltaire*, 12, 153-66.
- Gobet, N. (1809). *Notice sur la nouvelle édition des «Œuvres complètes» de M. Palissot*. Paris: Crapelet.
- Innocenti, B. (2009). «La Raccolta Autografi Ferdinando Martini». *Antologia Vieusseux*, 43, 51-67.
- Louw, G. (1972). *Baculard d'Arnaud. Romancier ou vulgarisateur. Essai de sociologie littéraire*. Paris: Les Belles Lettres.
- Margairaz, D. (2005). *François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle*. Paris: Publications de la Sorbonne.
- Meaume, É. (1864). *Palissot et les philosophes*. Nancy: veuve Raybois.
- Michaud, J.F. (1856). «François de Neufchâteau». *Biographie universelle ancienne et moderne*, vol. 14. Nouvelle édition. Paris: Madame Desplaces, 8-11.
- Monselet, C. (1857). *Les oubliés et les dédaignés. Figures littéraires de la fin du 18ème siècle*, vol. 2. Alençon: Poulet-Malassis.
- Monselet, C. (1864). *Fréron ou l'illustre critique*. Paris: René Pinchourde.
- Palissot, C. (1755). *Le Cercle ou les Originaux*. Nancy: Pierre Antoine.
- Palissot, C. (1760a). *Les Philosophes*. Paris: Duchesne.
- Palissot, C. (1760b). *Lettres de M. de Voltaire à M. Palissot avec les réponses à l'occasion de la comédie des Philosophes*. Paris: Duchesne.
- Palissot, C. (1764). *La dunciade ou la guerre des sots*. Chelsea: s.n.
- Palissot, C. (1768). «Lettre du même à M. l'abbé de la Porte». *Œuvres de M. Palissot*, vol. 6. Nouvelle édition. Liège: Clément Plomteux, 146-8.
- Palissot, C. (1770). *L'homme dangereux*. Amsterdam: s.n.
- Palissot, C. (1771). *La dunciade, suivie des Mémoires*. Londres: s.n.
- Palissot, C. (1773). *La dunciade. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de deux nouveaux chants*. Londres: s.n.
- Palissot, C. (1775). *Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature*. Paris: Moutard.
- Palissot, C. (1777). «Lettre de l'auteur à M. François de Neufchâteau, son ami, sur la même comédie [L'homme dangereux]». *Œuvres de M. Palissot*, vol. 6, Nouvelle édition. Liège: Clément Plomteux, 98-100.
- Palissot, C. (1778). *Éloge de M. de Voltaire*. Londres: s.n.
- Palissot, C. (1779). «Lettres de l'auteur». *Œuvres complètes. Tome septième contenant le Triomphe de Sophocle et divers mélanges*. Liège; Paris: Jean-François Bastien, 102-48.
- Palissot, C. (1780). «Observations sur un article inséré dans le *Mercure de France* du 15 janvier 1780, au rang des *Variétés* et sous le titre de *Notice sur les écrits de l'abbé de la Porte*». *L'Année littéraire*, 1, 107-12.
- Palissot, C. (1788). «Lettre de l'auteur au même [Voltaire]». *Œuvres de M. Palissot, lecteur de S.A.S. Mgr. le duc d'Orléans*, vol. 4. Nouvelle édition, revue et corrigée. Paris: de l'Imprimerie de Monsieur, 420-5.
- Palissot, C. (1806). *Le génie de Voltaire apprécié dans toutes ses ouvrages. Volume destiné à servir de supplément à toutes les éditions de cet illustre écrivain*. Paris: C.F. Patris.
- Palissot, C. (1809a). «Mémoires sur la vie de l'auteur rédigés par lui-même». *Œuvres complètes. Vol. 1, Théâtre*. Paris: Léopold Collin, I-XIX.

- Palissot, C. (1809b). «L'homme dangereux». *Œuvres complètes*. Vol. 1, *Théâtre*. Paris: Léopold Collin.
- Rubin-Detlev, K. (2015). «Introduction». Voltaire, *Recueil des facéties parisiennes. Lettres et réponses de Monsieur Palissot et Monsieur de Voltaire, avec quelques notes sur la dernière lettre de Monsieur Palissot, etc.* Oxford. Voltaire Foundation, 247-85.
- Voltaire (1792). «Lettres choisies. Correspondance générale». *Œuvres*. Nouvelle édition, avec des notes et des observations critiques par M. Palissot, vol. 3. Paris: Stoupe, 279-82.

Appendice

Manoscritto

Œuvres de M. Palissot, lecteur de S.A.S. Mgr. le duc d'Orléans, nouvelle édition, revue et corrigée, tome quatrième, à Paris, de l'Imprimerie de Monsieur, 1788, p. 420.

A Monsieur de Voltaire

Lettre de l'auteur au même
Cette lettre n'avait point encore paru

C'est la seule de mes **lettres à cette homme célèbre** qui n'ait point été imprimée. **1771**

J'étais à Genève **depuis cinq ou six** semaines, Monsieur, lorsque M. le Résident de France me fit l'honneur de m'inviter de votre part d'aller à Ferney. **Il m'assura même que non seulement c'était votre désir, mais que vous aviez bien voulu le lui témoigner avec un empressement très flatteur pour moi.**

J'étais à Geneve depuis **quelques** semaines, Monsieur, lorsque M. le résident de France me fit l'honneur de m'inviter de votre part, d'une manière très pressante, d'aller à Ferney.

Je fus en effet charmé d'apprendre que vous vous rappeliez **encore avec quelque intérêt** un homme qui avait fait quinze ans auparavant le voyage de Genève, uniquement pour dire comme Ovide: *Virgilium vidi*, mais je ne veux rien vous dissimuler. Je ne sentis ni la même ardeur, ni la même confiance qui m'avait amené autrefois de si loin pour vous rendre hommage. M. Vernes, **mon** ami, me pressa vivement mais en vain de prendre un jour avec lui pour vous aller voir. Je veux vous expliquer ma conduite, Monsieur, et vous faire lire dans mon cœur du moins une dernière fois.

Je fus charmé d'apprendre que vous vous rappeliez **encore le sentiment qui me conduisit à Genève**, il y a plus de quinze ans, uniquement pour dire comme Ovide: *Virgilium vidi* mais je ne veux rien vous dissimuler; je ne me trouvais plus la même ardeur, ni la même confiance qui m'avaient amené autrefois de si loin pour vous rendre hommage. M. Vernes, **notre** ami, me pressa vivement, mais en vain, de prendre un jour avec lui pour vous aller voir: je veux vous expliquer, Monsieur, **les causes de ce changement**, et vous ouvrir mon cœur une dernière fois.

Mon admiration pour vous est à quelques égards un préjugé de mon enfance. Je n'exagère point en vous disant que j'ai appris à lire dans la *Henriade*, et que c'est elle qui m'a inspiré mes premiers vers. **L'amitié** la plus tendre se joignit à mon admiration dans un âge heureux qui meconnaît la crainte, dans un âge des illusions qui nous persuade qu'un beau génie est toujours accompagné d'une âme sublime. Ce sentiment me conduisit à Genève il y a quinze ans, **et il ne se démentit pas** lorsque, pour me venger d'une persécution **très odieuse, je crus devoir donner la comédie des Philosophes, et battre votre Livrée, comme le dit alors un homme de beaucoup d'esprit.***

Mon admiration pour vous est à quelques égards un préjugé de mon enfance. Je n'exagère point en vous disant que j'ai appris à lire dans la *Henriade*, et que c'est elle qui m'a inspiré mes premiers vers. **Le sentiment** le plus tendre se joignit à mon admiration dans cet **âge heureux qui méconnaît la crainte**, dans cet âge de l'inexpérience et des illusions, qui nous porte à croire qu'un beau génie est toujours accompagné d'une âme sublime. Tel était, je vous l'avoue, le sentiment qui m'avait conduit à Genève, **et que je conservais dans toute sa pureté**, lorsque, pour me venger d'une persécution **très injuste**, je crus devoir donner cette comédie des *Philosophes*, **dans laquelle je m'étais permis de maltraiter un peu votre livrée.**

Peut-être, Monsieur, n'avez-vous reçu de personne une preuve d'attachement plus forte que celle que je vous donnai dans cette occasion. On m'excitait de toutes parts, on employait toutes les séductions pour me déterminer à vous confondre avec ces philosophes, dont on affectait de vous nommer **l'Oracle. Le clergé** me faisait entrevoir des pensions, des honneurs, que sais-je? **une place même à l'Académie**, si je voulais seulement paraître abjurer mon attachement pour vous. On alla jusqu'à m'accuser d'un sentiment de crainte, qui n'est pas dans mon caractère, **pour m'en faire rougir, s'il était possible, et pour me piquer davantage**. Je fus inflexible, et je vous sacrifiais, Monsieur, mon propre parti.

J'espérais, il est vrai, qu'en homme supérieur à tous les partis, vous n'en épouseriez aucun. Je croyais que vous vous deviez ce respect à vous-même, et qu'au fond du cœur vous distingueriez toujours l'homme libre et ferme qui n'était que votre ami, et qui n'avait jamais été votre adulateur, **de cette espèce de parasites littéraires qui ne mendiaient vos suffrages que par le sentiment de leur bassesse**. Vous savez, Monsieur, combien mes espérances furent trompées.

Permettez-moi de vous le demander, vous êtes-vous conduit comme l'en exige le sentiment de votre gloire **si vous en eussiez été fortement pénétré ?** En m'assurant de votre estime par toutes vos lettres, vous me laissiez à la dérobée des traits satyriques dans quelques brochures. Vous, Monsieur de Voltaire, vous vous faisiez l'éditeur des libelles que vos philosophes **avaient semés contre moi**; vous compiliez leurs injures sous le titre de *Facéties Parisiennes*. Vous écriviez à M. le Maréchal de Richelieu pour lui reprocher l'intérêt qu'il avait pris à ma comédie de *l'Homme dangereux*. Vous en aviez écrit autant à Monsieur le duc de Choiseul, et voilà comme vous me récompensiez de ces **hommages si purs** que j'étais allé vous porter à Genève, **et dont vous paraissez aujourd'hui vouloir vous ressouvenir en m'invitant à me rendre à Ferney**. Que je vous plains, au milieu de votre gloire, si vous ne sentez pas combien cette conduite est au-dessous de vous! **Serait-il donc bien vrai que vous n'eussiez d'élévation que dans vos écrits ? Eh ! que font auprès de vous tous ces prétendus philosophes auxquels vous semblez donner tant d'importance ! Votre renommée a-t-elle besoin de toutes ces trompettes malhonnêtes ? Êtes-vous donc fait pour n'en dédaigner aucune !**

Peut-être n'avez-vous reçu de personne une preuve d'attachement plus forte que celle que je vous donnais dans cette circonstance même. On m'excitait de toutes parts, on employait toutes les séductions pour m'engager à vous confondre avec ces philosophes, dont on affectait de vous nommer l'oracle. **On** me faisait entrevoir des pensions, des honneurs, que sais-je? **un brevet de bel esprit à votre académie**, si je voulais seulement paraître abjurer mon attachement pour vous. **Afin de m'exciter mieux**, on alla jusqu'à m'accuser d'un sentiment de crainte, qui n'est pas dans mon caractère: je fus inflexible, et je ne balançai pas à vous sacrifier mon propre parti.

J'espérais, il est vrai, qu'en homme supérieur à tous ces partis, vous n'en épouseriez aucun, que vous auriez ce respect pour vous-même, et qu'au fond du cœur vous distingueriez l'homme libre et courageux qui n'avait jamais été votre adulateur, **de tous ces parasites littéraires qui ne se rangeaient si respectueusement sous votre pavillon, que par le sentiment de leur nullité**: vous savez, monsieur, combien je fus trompé dans mon espérance.

Permettez-moi de vous le demander **avec franchise, vous êtes-vous conduit comme votre gloire semblait vous le prescrire ?** En m'assurant de votre estime par toutes vos lettres, vous me laissiez à la dérobée, **pour complaire à vos philosophes**, des traits satyriques dans quelques brochures. Vous vous faisiez, vous, Monsieur de Voltaire ! l'éditeur des libelles que vos philosophes **avaient semés dans le public!** Vous compiliez leurs injures sous le titre de *Facéties Parisiennes* ! Vous écriviez à M. le Maréchal de Richelieu pour lui reprocher l'intérêt qu'il avait pris à la comédie de *l'Homme dangereux* ! Vous faisiez à peu-près les mêmes reproches à M. le duc de Choiseul; et voilà comme vous me récompensiez de ces **hommages si tendres** que j'étais allé vous porter à Genève!

Que je vous plains, au milieu de votre gloire, si vous ne sentez pas combien cette conduite est au-dessous de vous!

La vivacité de mes reproches, vous prouvera, Monsieur, que je vous aime encore, et que j'ai pu, comme vous, m'en avez souvent prié par vos lettres, sentir votre embarras, en vous pardonnant ce que vous appeliez vous-même vos mauvaises plaisanteries. Vous jugerez par un article de mes *Mémoires sur notre littérature* que peut-être j'irai vous lire,** vous jugerez, dis-je, combien je suis capable encore de vous sacrifier mes ressentiments: **mais c'est à condition que vous repoussiez loin de vous l'idée offensante qu'on a tâché de vous donner de mon caractère. On a voulu, je le sais, vous persuader que je vous craignais, et peut-être vous m'avez fait l'injure de le croire. Ne me réduisez pas, je vous en supplie, à vous désabuser. Je n'imiterai point vos lâches ennemis, je saurai me respecter moi-même en vous prouvant que je suis incapable de crainte.*** Pardon, grand homme, ne prenez point ceci pour une menace mais pour une preuve de ma sensibilité. Laissez-moi la satisfaction de finir comme j'ai commencé et de n'ouvrir les yeux qu'à ce que vous avez véritablement d'admirable. Je ne suis guère qu'à la moitié de ma carrière et selon toute apparence il me reste un avantage précieux, celui de parler encore longtemps. Laissez-moi l'employer à me moquer de mes sots ennemis, et à vous donner de nouvelles preuves d'un attachement qui a prévalu sur toutes vos petites injustices.**

J'ai l'honneur d'être, etc.

La vivacité de mes reproches, vous prouvera que je vous aime encore, et que j'ai pu, comme vous m'en avez souvent prié par vos lettres, sentir votre embarras, et vous pardonner ce que vous appeliez vous-même vos mauvaises plaisanteries. Vous jugerez par un article qui vous regarde, **dans un de mes nouveaux ouvrages, et que peut-être, j'irai vous lire,*** vous jugerez, dis-je, combien mon attachement pour vous l'emporte encore sur mes ressentiments: **mais ne laissez jamais entrevoir que l'idée injurieuse qu'on a voulu vous donner de mon caractère, ait pris sur vous quelque crédit. Je sais, Monsieur, qu'on a osé vous dire que je feignais de vous être attaché que par crainte: ne me réduisez pas, je vous en supplie, à vous désabuser.**

J'imagine que ma sensibilité ne peut vous déplaire, et qu'au fond vous n'y verrez que les regrets de l'amitié blessée. Laissez-moi conserver l'illusion où j'étais; laissez-moi croire qu'il peut exister un grand homme sans alliage. Concevez-vous même combien il me serait pénible de renoncer à mes sentiments pour vous, puisqu'ils ont prévalu jusqu'à présent sur votre conduite inégale et variable à mon égard, et sur vos petites injustices dont, peut-être, vous ne soupçonniez pas que j'étais si bien instruit.

J'ai l'honneur d'être, etc.

* [N.d.A.] Favier, homme très connu du corps diplomatique, et qui a mérité de l'être.

** [N.d.A.] J'allai chez le grand homme, comme un amant va chez sa maîtresse après avoir juré de ne la plus revoir. Je lui lus trois chants de la *Dunciade*, celui, entre autres, où l'on trouve ces vers

O de Ferney sublime solitaire, etc.

et il me les fit répéter deux fois. Il me parut que le ton de ma lettre l'avait étonné. Il me dit en riant que je ressemblais à un jeune tigre qui venait relancer un vieux lion sur sa litière. Pour lui prouver que je n'étais pas un tigre, je lui lus son article dans mes *Mémoires littéraires* que je faisais alors imprimer à Genève. Il fut véritablement sous le charme; il me pressa beaucoup de demeurer quelques jours à Ferney: mais je tins ferme sur la résistance et je n'acceptai que son dîner.

* [N.d.A.] M. de Voltaire ne répondit pas directement à cette lettre; mais le 30 novembre 1770, c'est-à-dire environ un mois après, il écrivit à M. Vernes le billet que voici:

« Le vieux malade, à qui M. Vernes a fait la faveur d'écrire, est actuellement dans un état déplorable. Dès qu'il sera un peu mieux, il suppliera M. Vernes de vouloir bien ne pas oublier de le venir voir avec son ami M. Palissot. Il présente ses respects à l'un et à l'autre. V. »

L'auteur ne résista plus à cette nouvelle invitation, et ce fut la dernière fois qu'il vit M. de Voltaire dans sa retraite; il lui lut deux chants de la *Dunciade*, celui, entre autres, où se trouvent ces vers:

O de Ferney sublime solitaire!, etc.

et M. de Voltaire les lui fit répéter deux fois de suite. Il n'eut avec lui aucune explication sur la lettre qu'on vient de

Je vis clairement qu'il se croyait engagé par honneur à tenir toujours à la secte philosophique, quoi qu'au fond du cœur il la méprisât; mais il avait la faiblesse de la croire nécessaire à sa réputation. Je vis que par ménagement pour elle, il conserverait toujours avec moi la même conduite, et je conçus en sortant de chez lui l'idée du huitième chant de la *Dunciade*.

*** [N.d.A.] Ce fut pour lui prouver à la fois que je respecterais toujours sa gloire, mais que j'étais véritablement incapable de crainte, enfin, dis-je, pour ce motif, ou pour me venger un peu de sa conduite équivoque, que je fis ce huitième chant, intitulé *l'Ambassade*, et dans lequel je lui donnai cette plaisante livrée tirée de ses propres ouvrages. Il entendit raillerie, comme on peut le voir dans les dernières remarques de ce même chant et je suis certainement le seul homme qui la lui ait fait entendre à ce point-là. Je le vis deux fois à Paris avant sa mort, et il m'avait écrit de sa propre main à son arrivée. Dans le fond, il m'aimait, parce qu'il était persuadé avec raison que je l'aimais; mais ce n'était qu'avec les restrictions de son caractère: c'est-à-dire qu'il ne m'aimait qu'autant qu'il pouvait aimer.

lire. Seulement il parut y faire quelque allusion en disant à Palissot qu'il ressemblait à un jeune tigre qui venait relancer un vieux lion sur sa litière. Pour lui prouver qu'il n'était pas un tigre, Palissot lui lu son article dans mes Mémoires littéraires qu'on imprimait alors à Genève. M. de Voltaire parut l'entendre avec une émotion qu'il eut peine à contenir. Il finit par embrasser le lecteur, en le pressant beaucoup de passer quelques jours à Ferney; mais Palissot partit aussitôt après dîner.

Ce qui déterminait sa résistance, c'est qu'il vit clairement que Voltaire se croyait engagé par honneur à tenir toujours à ces philosophes, quoique, dans le vrai, il ne les estimât guère, mais il avait la faiblesse de les croire nécessaires à sa réputation. Palissot sentit que par ménagement pour eux, Voltaire n'aurait jamais avec lui qu'une conduite très équivoque. Alors même il conçut l'idée du huitième chant de la *Dunciade*, et ce chant ne tarda pas à paraître. Il dut achever de prouver à Voltaire que Palissot était également incapable et de le ménager par crainte, et d'être injuste envers sa gloire. Quelque ombrageux que fût ce grand poète, il parut prendre très bien la plaisanterie. Voyez les notes de ce même chant.

